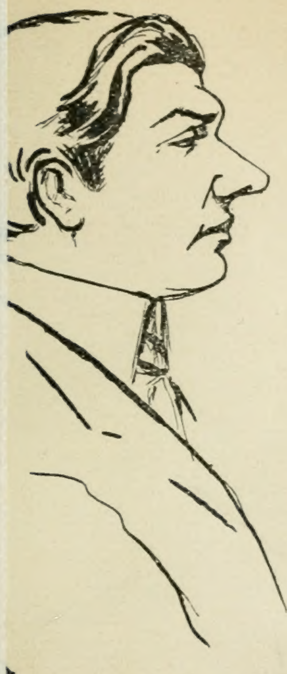
Ch. MORISSEAUX & H. LIEBRECHT



L'Effrénée

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

pour la première fois, à
sur la scène du Théâtre
Parc, le 14 novembre 1906.
ction : V. REDING.



RUXELLES
Rue des Minimes
—
1906

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE

A mon excellent ami Maurice Dumey
en cordiale et profonde affection
F.-Ch. Moisseran
"Les Abeilles" 21 novembre 1905

1754

L'EFFRÉNÉE

DES MÊMES AUTEURS

Miss Lili, comédie en trois actes *(Théâtre Royal du Parc)* . . . . 1 vol.

De F.-Charles Morisseaux :

La Comédienne aux yeux verts, un acte en vers . . . . 1 vol.

Esquisses sentimentales. Poèmes (Epuisé) 1 vol.

A travers le vitrail. Roman. . . . . . . 1 vol.

Histoire remarquable d'Anselme Ledoux. Roman . . . . 1 vol.

La Blessure et l'Amour. Roman . . . . . 1 vol.

De Henri Liebrecht :

L'École des Valets, un acte en vers . . . 1 vol.

Les Fleurs de Soie. Poèmes . . . . 1 vol.

Cœur-de-Bohême, un acte en vers . . . . 1 vol.

Il a été tiré de cet ouvrage : Vingt exemplaires sur papier de Hollande.
Ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'Éditeur.

F.-Ch. MORISSEAUX & H. LIEBRECHT

L'EFFRÉNÉE

Comédie en quatre actes

Représentée pour la première fois
a Bruxelles, sur la scène du Théatre royal du Parc
le 14 novembre 1906



Bruxelles
26-28, Rue des Minimes
1906

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
& LITTÉRAIRE

PERSONNAGES

	MM.
JEAN PRÉVAL	CARPENTIER.
LE COMTE PHILIPPE DE BRETEUIL	J. LAURENT.
CHARMONT	M. MAYEN.
LE DUC DE FRANDOR	RICHARD.
LE VICOMTE ENGUERRAND DE BRETEUIL	BARRÉ.
LE MARQUIS DE RIVIERS	VERLEZ.
RAOUL DE FLEURANDE	CUEILLE.
LE DOCTEUR LORDIER	DELAUNAY.
LE MAITRE D'HOTEL	THÉO.
UN DOMESTIQUE	CEREBOS.
	Mmes
SABINE DE BRETEUIL	JULIETTE CLAREL.
DORA FREEMAN	TEKLA LYON.
JULIENNE DE RIVIERS	ADELINE DERIVES.
GILBERTE DE FLEURANDE	EVELINE DE LAUNAY.

La scène est à Paris, de nos jours.

Pour les détails de la mise en scène, s'adresser à M. MAUREL, *régisseur général au Théâtre Royal du Parc.*

ACTE PREMIER

Un salon-serre dans l'hôtel de Philippe de Breteuil. Au fond, une porte à deux battants, donnant dans la salle à manger. A gauche, premier plan, une porte donnant dans l'appartement de Sabine. Au second plan, une porte donnant dans l'appartement de Philippe. Au fond, presque à gauche, un escalier praticable de plusieurs marches; cet escalier aboutit à une large baie commandant le jardin d'hiver, que l'on aperçoit; de chaque côté de la baie une grande glace sans tain. A droite, premier plan, une porte donnant sur le vestibule. — Ameublement luxueux. Chaises, fauteuils, canapés, guéridons, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE DE BRETEUIL
LE MAITRE D'HOTEL

PHILIPPE, entrant par la porte du fond

Alors, Firmin, vous croyez que ce Pontet-Canet...

LE MAITRE D'HOTEL

Il est un peu dur, Monsieur le comte. C'est du vin de déjeuner... J'ai pensé... comme il y a Monsieur Charmont...

PHILIPPE, riant

Oui, Charmont est un gourmet... Vous donnerez du Léoville...

LE MAITRE D'HOTEL

Bien, Monsieur le comte. Et toujours douze couverts?

PHILIPPE

Douze. Dîner intime. — A propos, Firmin, ces rhumatismes?...

LE MAITRE D'HOTEL

Monsieur le comte est trop bon. Je boite à peine. D'ailleurs, aux lumières ça ne se remarque pas.

PHILIPPE, riant

Parfait, parfait... Le maître d'hôtel remonte. Enguerrand entre à droite.

SCÈNE II

LES MÊMES, ENGUERRAND

ENGUERRAND

Bonjour. Ah! Firmin, voulez-vous me débarrasser, mon ami... Le képi, le manteau...

attendez... c'est cela, aidez-moi... le sabre... Surtout, ne laissez pas tomber le sabre... J'y suis. Bonjour. (Il serre la main à Philippe.) Firmin, mettez tout cela dans la chambre du comte...

PHILIPPE

Pourquoi pas au vestiaire?

ENGUERRAND

Malheureux, au vestiaire! Tu ne sais donc pas l'attrait qu'exercent les vêtements militaires. Tous les messieurs qui entrent palpent le manteau. Les dames touchent au sabre. Les jeunes filles se coiffent du képi. C'est effrayant. J'ai eu ainsi deux képis de fichus en une semaine, deux képis neufs...

(Le maitre d'hôtel sort.)

SCÈNE III

PHILIPPE, ENGUERRAND

PHILIPPE

Excellent cuirassier de petit frère, dis-moi tout de suite combien il te faut!

ENGUERRAND, interloqué

Plaît-il?

PHILIPPE

Naturellement : tu es trop soigneux. Tu es comme tous les prodigues qui veulent paraître économes : tu exagères. Ensuite, il est six heures quarante : on dîne à sept heures et demie. D'ordinaire, tu es le dernier. Ta soudaine avarice sordide et ton empressement me prouvent que tu viens m'emprunter quelque chose...

ENGUERRAND, naïf

Eh bien! oui : je viens t'emprunter de l'argent, un peu d'argent. C'est pour Bobette...

PHILIPPE

Qui ça, Bobette?

ENGUERRAND

Ma petite amie, donc... Tu connais Loulou?

PHILIPPE

Qui ça, Loulou?

ENGUERRAND

La jument alezane de Fleurande. Bobette voudrait bien Loulou. Elle me l'a demandée. Fleurande vendra volontiers, mais c'est trois

cents louis. C'est une vraie occasion, tu sais : une sauteuse admirable !

PHILIPPE

Qui ça : Bobette ou Loulou ?

ENGUERRAND

Tu es bête !

PHILIPPE

Tu auras trois cents louis, cuirassier économe. Mais tu devrais bien changer le nom de ta petite amie, ou celui de la petite jument bon marché. Dans la conversation, on finirait par confondre.

ENGUERRAND, s'asseyant

J'attends avec une douce résignation... Chaque fois que je viens te taper, tu me fais de la morale !

PHILIPPE.

Oui, je te fais souvent de la morale... Et, justice à me rendre, la longueur du sermon est toujours proportionnée à l'importance de la somme. Aujourd'hui, tu auras de la morale pour trois cents louis.

ENGUERRAND

Alors, ça ne durera pas longtemps. La morale subit une hausse considérable pour le

moment : elle est hors de prix. Donc, premier point — je t'aide. tu vois : — « Mon frère Enguerrand, marie-toi... »

PHILIPPE

Justement. Quel sage cuirassier!

ENGUERRAND

Rassure-toi. J'épouserai dans une dizaine d'années une petite oie très riche.

PHILIPPE

Et puis?

ENGUERRAND

Et puis. c'est tout. Je trouve déjà ça bien gentil.

PHILIPPE

Une roturière, évidemment. Ce sera une mésalliance. Une vente.

ENGUERRAND

Ne me fais pas le grand discours. C'est entendu, je descends des croisés. Notre maison descend des croisés. Je suis un croisé, même. Eh bien! ma femme sera une croisée. Et dans toutes les maisons, ce sont les croisées qui éclairent...

PHILIPPE

Cynique! Heureusement, tu n'en penses pas un mot...

(Mme Freeman entre à droite.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, Mme FREEMAN

Mme FREEMAN (Accent américain très léger)

Bonjour. Je vous serre les mains.

PHILIPPE

Vous êtes éblouissante!

Mme FREEMAN

Non, je suis bien, simplement. Et puis, j'arrive très tôt. J'ai envie d'un jardin d'hiver. Votre jardin d'hiver est le plus chic de Paris. J'avais une demi-heure. Me voilà. Où est Sabine?

PHILIPPE

A sa toilette, je crois. Voulez-vous, je vais la faire demander...

Mme FREEMAN

Non. (A Enguerrand.) Lieutenant, venez m'expliquer le jardin d'hiver...

ENGUERRAND

Avec ravissement, Madame... Cependant, mes connaissances en botanique ne justifient peut-être pas votre choix...

Mme FREEMAN

Vos connaissances me sont indifférentes, mon cher ami. Seulement, votre uniforme et la teinte de ma robe s'accordent bien. Nous formerons un couple joli, je dis. A propos, vous savez, la jument alezane de Fleurande...

PHILIPPE

Aïe...

Mme FREEMAN

Vous vouliez l'acheter. J'ai offert cent louis de surenchère. La jument est chez moi. Vous viendrez la voir. Elle est jolie, vous savez... Mais Bobette n'en aurait rien fait. Elle est rosse comme tout. La jument, je dis ..

ENGUERRAND, un peu ennuyé

Alors, sans m'en douter, j'ai pu vous être agréable? J'en suis heureux...

Mme FREEMAN

Vous n'êtes pas heureux, vous êtes poli. Et à propos de Bobette, je vous félicite, mon cher. Elle est jolie...

ENGUERRAND

Elle n'est pas mal... Je vous remercie...

Mme FREEMAN

Elle est bête, mais elle est jolie. Dans sa position, je trouve suffisant qu'elle soit jolie. Et puis, elle s'habille admirablement, comme une femme qui se déshabille beaucoup, enfin. Récemment, j'ai vu Bobette, dans la *Revue des Fantaisies*. Un corset merveilleux. J'écris à Bobette. Pas de réponse.

ENGUERRAND

Elle ne s'entend pas avec l'orthographe.

Mme FREEMAN

Je suppose. Alors, je vais chez Bobette...

ENGUERRAND

Comment, vous?

Mme FREEMAN

Vous y êtes bien tout le temps, vous... J'ai eu l'adresse de la corsetière. J'ai le corset...

PHILIPPE

On croirait que vous ne l'avez pas...

Mme FREEMAN

Mais si... Ah! pardon. c'était un compliment : je n'avais pas compris d'abord. Merci. Alors, Bobette me raconte l'histoire de Loulou. J'enlève Loulou...

ENGUERRAND

Par gratitude?

Mme FREEMAN

Attendez. Je dresse Loulou. Dans un mois, je l'envoie à Bobette. L'animal sera dompté et la dame ne cassera pas sa figure. Voilà. Montrez-moi maintenant le jardin d'hiver, lieutenant... Vous. Breteuil. nous vous abandonnons. Flirt.

(Jean Préval entre à droite.)

SCÈNE V

LES MÊMES, JEAN PRÉVAL

Mme FREEMAN

Ah! Préval, bonjour... Dites-moi, vous avez les renseignements demandés? (A Philippe) Vous permettez que j'use de votre secrétaire?

PHILIPPE

Je vous en prie...

JEAN, s'inclinant

Madame... Oui, j'ai ces renseignements : on prévoit une nouvelle baisse...

Mme FREEMAN

Je m'y attendais. Merci, Préval... L'année est détestable pour les pétroles. (A Enguerrand.) Saviez-vous cela?

ENGUERRAND

Non, Madame; je savais seulement qu'elle n'est pas très bonne pour les chevaux...

Mme FREEMAN

Vous dites une plaisanterie, vous n'êtes plus fâché. Vous avez bon caractère, je vous taquinerai beaucoup.

PHILIPPE

La taquinerie vous est un plaisir?

Mme FREEMAN

Oui, comme le dressage... (Elle remonte vers la gauche au bras d'Enguerrand.)

PHILIPPE, à Jean

Vous avez à me parler, Monsieur Préval?

JEAN

Oui, Monsieur...

Mme FREEMAN, sur l'escalier, à Enguerrand

Vous aimez Préval?

ENGUERRAND

J'ai horreur des intellectuels...

Mme FREEMAN

Vous avez tort : car ils vous font valoir.

ENGUERRAND

Comment ?

Mme FREEMAN

Par contraste ! (Ils entrent en riant dans le jardin d'hiver.)

SCÈNE VI

PHILIPPE, JEAN

PHILIPPE

Il n'était plus question de cela, me semble-t-il, Préval. Je ne me présente point aux élections. Vous avez des convictions royalistes, comme moi. Vous avez en plus de l'éloquence. Vous vous présentez. C'est une affaire entendue. Pourquoi parler encore ?

JEAN

Au dernier moment, un scrupule me fait hésiter. Pardonnez-moi de venir vous déranger à cette heure. Toujours vous avez été fort bon pour moi. En ce moment, j'ai besoin d'une parole encore... Les événements se précipitent. Je viens de voir l'agent électoral. Et devant l'immense honneur qui m'est fait, j'ai eu un éblouissement. Moi, député et député royaliste ! Moi, député, quand on parle de vous ! Je n'en suis pas digne...

PHILIPPE

Vous en êtes digne et capable. Vous êtes mon ami, Monsieur, bien plus que mon secrétaire : je vous parle donc en ami. C'est un sacrifice que je fais en vous demandant de me remplacer. Je fais ce sacrifice parce que, plus que moi, vous serez utile à la cause.

JEAN

Plus que vous ?

PHILIPPE

Plus que moi. Vous défendrez par conviction une cause que je défends par hérédité, du moins on peut le supposer. Les Breteuil ont toujours servi le roi ; les Préval l'ont peut-être combattu...

JEAN

Les Préval n'existaient pas...

PHILIPPE

Si, puisque vous êtes là. Vous êtes l'homme de votre famille, vous êtes un aboutissement. Moi, je suis le descendant de mes ancêtres : je ne suis qu'une conséquence.

JEAN

Je serai suspect aux royalistes...

PHILIPPE

Non, le candidat proposé par un Breteuil n'est pas suspect. Il me sera pénible de me séparer de vous. J'ai pour vous une affection sincère. Elle ne m'empêche pas de vous juger exactement. Vous n'êtes pas fait pour obéir, mais pour commander. J'ai déployé en trois ans — depuis que je vous connais — une activité intellectuelle qui m'était inconnue. Vous avez été ma force et ma volonté. Je le sais. J'ai donc réfléchi. Je suis un piètre travailleur quand vous n'êtes pas là. Je serais, sans vous, un bien mauvais député. Soyez un actif, vous me rendrez service : et laissez-moi demeurer un contemplatif. *Souriant.* Je ne suis qu'une volonté théorique, moi, mon cher Préval...

JEAN

Monsieur, votre bonté me confond...

PHILIPPE

Ce n'est pas de la bonté, c'est de la justice. Mettez votre énergie au service du roi, Monsieur : le roi passe avant Breteuil...

JEAN, *se montant un peu*

Eh bien! oui... Si le sort le veut, je monterai à cette tribune. Je tiendrai cette assemblée

attentive, sous la puissance d'une volonté forte. Je dirai toute mon énergie, toute ma vitalité…

PHILIPPE, souriant

Pour le roi, Monsieur…

JEAN, un peu refroidi

Pour le roi, naturellement…

PHILIPPE

C'est donc convenu. Et bonne chance, mon cher… (Jean fait un pas vers la droite.) A propos, vous dînez avec nous ce soir, n'est-ce pas?

JEAN

Madame de Breteuil a eu la bonté de m'inviter…

PHILIPPE

Parfait. Le duc de Frandor sera là. Un de vos futurs collègues…

(Entrent le duc de Frandor et le marquis de Riviers.)

JEAN

Voici précisément Monsieur de Frandor…

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE DUC DE FRANDOR, LE MARQUIS DE RIVIERS

LE MARQUIS, boitant un peu

Ne faites pas attention, Philippe, je boite. Je me suis fait désarçonner ce matin au Bois...

FRANDOR

Vous montez des chevaux impossibles!

PHILIPPE

Rien de grave, n'est-ce pas, beau-père? Bonjour, Frandor...

(Poignées de mains. Jean s'incline un peu cérémonieusement devant le marquis et le duc, qui avec simplicité lui rendent son salut. Puis il s'écarte vers la droite.)

PHILIPPE

A propos, Frandor, savez-vous que Monsieur Préval va devenir votre collègue?

FRANDOR, avec un imperceptible dédain.

Monsieur Préval... Ah!

JEAN

Je ne serai qu'un porte-paroles, Monsieur...

LE MARQUIS

Où vous présentez-vous?

JEAN

A Vigneux, Monsieur...

FRANDOR, à Philippe

Et vous, mon cher?

PHILIPPE

Je ne me présente pas : Monsieur Préval me remplace.

FRANDOR

Parce que?

PHILIPPE

Parce que Monsieur Préval a les mêmes opinions que moi et beaucoup plus d'éloquence...

JEAN

Monsieur...

PHILIPPE, à Jean

Moins de paresse. si votre modestie s'offusque...

LE MARQUIS

Bravo! J'étais un peu ennuyé que vous fissiez de la politique, mon cher... Quoi qu'en pense Frandor, ce n'est pas digne de nous. (A Jean.) Je ne dis point cela pour vous offenser...

JEAN

Je n'en doute point... (Il remonte à droite, hésite un instant, puis sort.)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS JEAN

LE MARQUIS

Précisément nous discutions, Frandor et moi... Julienne elle-même s'en mêlait...

PHILIPPE

Mais oui, à propos, où est Julienne?

LE MARQUIS

Elle s'est accroché la robe, en descendant de voiture. Alors, elle est montée directement auprès de Sabine pour réclamer les bons offices d'une femme de chambre. Elles descendront ensemble, je suppose...

PHILIPPE

Il est même surprenant que Sabine ne soit pas encore descendue. Je vais m'informer…

LE MARQUIS

Hé! laissez donc. Il ne faut jamais déranger une femme à sa toilette. C'est très mauvais pour celui qui dérange et c'est détestable pour la toilette. (Poussant un cri.) Oh ! la la ! Pardon, c'est ma jambe…

FRANDOR, à Philippe

Je trouve étrange votre détermination de ne pas vous présenter aux élections…

LE MARQUIS

Ne reprenons pas cette discussion… Vous me faites bondir… sur une jambe… Je bondis sur une jambe… D'abord, la politique, c'est de la dégoûtation !

FRANDOR, piqué

Tout le monde n'en peut pas faire!

LE MARQUIS

Non, mais presque tout le monde en fait cependant… Il n'y a aucun mérite à faire de la politique…

FRANDOR

Permettez. J'estime avoir quelque mérite, moi, qui pourrais me soucier uniquement de chevaux et de chiens, en soutenant les opinions qui me sont chères.

LE MARQUIS

On ne défend que les mauvaises causes.

FRANDOR

C'est ainsi qu'on perd les bonnes.

LE MARQUIS

Vous trouvez cela ragoûtant, vous, la politique? La vraie façon de défendre le roi, c'est de garder une attitude digne... Oh! la la... c'est ma jambe...

FRANDOR

Oui, les martyrs. Ils en sont morts.

PHILIPPE

Leur souvenir vaut peut-être mieux qu'eux.

LE MARQUIS

Ah! tenez, quand je pense qu'un Frandor, qui a eu deux ancêtres cardinaux, quatre mestres de camp, un...

FRANDOR

Inutile. On sait.

LE MARQUIS

Oui, on sait. C'est ce qui me navre. Et vous allez vous mêler à tous ces tripotages! A toutes ces canailleries! Car ce sont des arrivistes, vos fameux députés! Ils n'ont pas plus de convictions que leurs ancêtres n'avaient d'épée. Ils promènent dans le monde une arrogance imbécile et une fatuité répugnante! Je vous le dis, Frandor : je les déteste, moi, ces gens qui ne peuvent point raconter leur petit déjeuner du matin sans avoir l'air de défendre une opinion, ces gens qui prennent des attitudes de notaires et qui sont à peine huissiers, ces gens qui, à l'Opéra, ne peuvent pas lorgner une femme sans avoir l'air de faire une expertise!

FRANDOR

Justement. Ceux qui ne leur ressemblent pas les améliorent.

LE MARQUIS

Ah! ouit!... Sacrebleu! cette jambe...

PHILIPPE, pour détourner la conversation

Comment c'est-il arrivé?

LE MARQUIS

Fleurande avait une jument. Une jolie bête. Un peu chameau, mais de la ligne. Un caractère à coucher dehors, mais un rein épatant...

(Enguerrand et Mme Freeman apparaissent à la porte du jardin d'hiver.)

Je désire la jument. Je veux l'essayer...

PHILIPPE

Ce n'est pas Loulou?

LE MARQUIS

Vous saviez... Tiens !

PHILIPPE

Madame Freeman vient de l'acheter...

LE MARQUIS

Elle se fera tuer... Et ce serait dommage...

SCÈNE IX

LES MÊMES, ENGUERRAND,
Mme FREEMAN

Mme FREEMAN, du haut de l'escalier, au marquis

Comment la montiez-vous?

LE MARQUIS, se retournant

En pelam... Bonjour, madame.

Mme FREEMAN, descendant

Bonjour... Il fallait la monter en double anneau, et avec un mors de cuir. Elle a les barres sensibles...

ENGUERRAND

Avec une martingale et une bonne cravache!

Mme FREEMAN, ironique

Vous croyez?

(Entrent Charmont, Gilberte et Raoul de Fleurande. Salutations.)

SCÈNE X

LES MÊMES, CHARMONT, GILBERTE ET RAOUL DE FLEURANDE

GILBERTE, entrant, se retourne, et à Charmont et Raoul

Vous êtes deux idiots...

CHARMONT

Merci. Avec vous au moins on sait à quoi s'en tenir...

FLEURANDE

Moi, ça ne m'apprend rien...

(Les personnes présentes et celles qui entrent échangent rapidement des salutations. Animation.)

LE MARQUIS, à Gilberte

Vous êtes toute rouge de vous être mise en colère...

GILBERTE

Je n'ai jamais vu deux animaux plus insupportables... Raoul me parle d'un chien, Charmont me parle d'un roman. Il n'y a pas moyen de placer une parole intelligente...

Mme FREEMAN, à Charmont

Comment s'appelle votre prochain roman?

CHARMONT

Les Victorieux, Madame.

ENGUERRAND

C'est raide?

CHARMONT

Non, c'est triste.

PHILIPPE, à part

Où donc reste Sabine... Je vais...

(Entrent Lordier et Jean dont la présence empêche momentanément Philippe de s'éloigner.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LORDIER, JEAN

LORDIER, préoccupé, à Philippe

Bonsoir, mon ami...

PHILIPPE

Vous êtes soucieux...

LORDIER

Oui. Comme je passais non loin d'ici, j'ai vu un rassemblement. Un ouvrier venait de dégringoler à bas d'un échafaudage...

GILBERTE, très haut

Ça, c'est crevant... (Stupeur. Inconsciente, Gilberte continue.) Comment, il y a encore des ouvriers qui font cela... Mais c'est du feuilleton, docteur... du Mérouvel !

JEAN, outré

Madame... (se retenant.) Pardon...

GILBERTE

Qu'est-ce qu'il y a ?

JEAN

Je faisais une réflexion...

GILBERTE

Et c'était ?

JEAN

Que mon grand-père était un ouvrier, madame, et qu'il est mort d'une chute pareille.

GILBERTE

Ah !

FLEURANDE, à Charmont

Nous allons avoir une histoire de famille ?

CHARMONT

Le père de votre femme, qu'est-ce qu'il faisait ?

FLEURANDE

Il ne faisait rien : il était magistrat. Il s'est suicidé.

CHARMONT

C'est aussi du Mérouvel...

FLEURANDE

C'est mieux !

(Il remonte et va causer au fond à droite avec Mme Freeman, Enguerrand et le marquis. Au milieu de la scène, tout en avant, Philippe, Lordier et Frandor. A gauche second plan Charmont et Gilberte. Jean sort lentement par le jardin d'hiver.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, MOINS JEAN

CHARMONT, à Gilberte

Vous êtes une charmante femme, Madame. Mais vous êtes quelquefois un peu maladroite...

GILBERTE

Dites tout de suite que je suis une imbécile !

CHARMONT

Non. Vous êtes même très intelligente...

GILBERTE

Et puis si je vous ennuie, faut pas vous gêner! Dans les premiers temps notre liaison était drôle; Mais si vous devenez raseur...

CHARMONT

Vous rentrez chez votre mère?

GILBERTE

Non, je retourne à Raoul. Je l'aime, moi, Raoul. Ce n'est pas une vaste intelligence, c'est même un crétin si vous voulez... Vous vous êtes un intellectuel, mais vous êtes quelquefois un peu voyou, mon cher... (Elle remonte et se mèle au groupe où se trouve Raoul.)

CHARMONT, à part

Elle est délicieuse! (Il la suit.)

LORDIER

Le personnage principal du roman de Charmont ressemble à votre Préval. C'est un être de volonté tenace, n'est-ce pas, un travailleur? Il arrivera.

PHILIPPE

Je l'aime beaucoup. Il m'a rendu des services précieux...

CHARMONT, au fond à Mme Freeman

J'ai dans mon roman une femme qui vous ressemble, Madame...

Mme FREEMAN

Sympathique?

CHARMONT

Naturellement.

GILBERTE, d'une voix éclatante

Charmont, fichez-nous la paix...

CHARMONT, redescendant

Bien, Madame, je me retire sous ma tente...

PHILIPPE, se retournant

Vous vous chamaillez toujours, vous deux...

CHARMONT

Nous échangeons des idées... Ainsi dans les duels on échange deux balles... sans résultat! Madame de Fleurande est charmante, d'ailleurs... Fleurande, votre femme est charmante...

FLEURANDE

Tous mes amis me le disent. Moi, vous comprenez, je ne la connais pas. Nous nous voyons rarement. J'ai une vie si occupée!

PHILIPPE

Oui, on vous voit toujours très affairé.

FLEURANDE

Je suis affairé et tenace. J'ai de la volonté, comme *Les Victorieux* de Charmont!

CHARMONT

Diable!

FLEURANDE

Certainement. Tenez, un exemple, entre mille. L'autre jour, au Bois, la marquise d'Angles remarqua un amour de petit havanais. Elle le désira. Je courus aux quatre coins de Paris, je grimpai des centaines d'escaliers, je fus dans des maisons louches, je... enfin, je ne vous ennuierai pas avec les démarches extravagantes que j'ai dû faire. Je vous dirai seulement que depuis hier au matin la marquise d'Angles a son havanais!

FRANDOR

Bravo! Seulement entre nous, vous savez, il

déteint, le havanais… Hier il était café, aujourd'hui il est café au lait…

FLEURANDE, atterré

C'est affreux !

LE MARQUIS

Ça n'a pas d'importance : la marquise déteint aussi…

FLEURANDE

Je suis déshonoré ! (à Gilberte) Ma chérie, il faut me sauver de là ! (à Charmont.) Elle est très savante, ma femme.

CHARMONT

Oui, elle équilibre le budget intellectuel du ménage…

FLEURANDE

Vous m'ennuyez ! D'après vous, qui donc a de la volonté… et qu'est-ce que c'est que la volonté ?

GILBERTE, excédée

Ça recommence !

Mme FREEMAN

C'est intéressant. Parlez, Monsieur Charmont…

CHARMONT

Tenez, un exemple. (à Philippe.) Votre secrétaire, Monsieur Préval, doit ressembler à un de mes *Victorieux*.

PHILIPPE

Lordier me le disait aussi. Décidément je commence à croire que mon secrétaire vaut encore plus que je ne supposais...

CHARMONT

Je le crois. Cet homme doit avoir un but dans l'existence, et il y arrivera... Contemplez ces yeux brûlants à la fois, et glacés, ce front têtu, cette bouche un peu amère. Tout cela marque une volonté. Ah! c'est la grande chose, de nos jours : on ne sait plus vouloir. Mais quand un homme, ardent à la vie, désireux de se créer une situation et d'acquérir une autorité, marche devant lui, fend la foule hostile ou indifférente comme une étrave de navire fend la mer lisse ou tumultueuse; quand, des coudes, des mains, des pieds, il se fraye un chemin, et au lieu de rester accroupi devant ses supérieurs sociaux, se sert d'eux et de lui-même pour arriver à les dépasser, je l'admire, moi, cet homme, parce qu'il possède cette force formidable : vouloir! Et ne croyez pas qu'elle soit toujours une compagne agréable, cette volonté

tenace qui nous ronge et nous dévore. Parfois. quand l'homme a atteint son but, il se contente de cela : il a eu une volonté équilibrée. Mais quand sa seule devise est : Plus haut, toujours plus haut! — alors la volonté, l'impitoyable broyeuse, la volonté effarante, subtile, qui se glisse dans nos veines, est chez lui comme un feu atroce qui dévore, incendie, tue. Elle est la goule, l'Effrénée, celle qui ne connaît plus ni les limites du préjugé, ni les bornes de la loyauté; l'Effrénée, c'est-à-dire la mer envahissante des passions volontaires par-dessus la digue de la conscience; l'Effrénée, c'est-à-dire la harcelante pensée d'une continuelle domination non plus sur soi-même, mais sur les autres... Celle-là. par expérience je la sais cruelle! J'ai passé par là, moi; seulement je me suis arrêté à temps : je n'ai plus maintenant — c'est peut-être de l'orgueil, ou de la paresse! — la volonté de m'élever, mais seulement celle de ne pas descendre...

Mme FREEMAN.

C'est très intéressant...

ENGUERRAND, sans conviction

Prodigieusement intéressant...

LE MARQUIS, à Gilberte, à part

Qu'en pensez-vous?

GILBERTE

Moi, je tâche de penser à autre chose... Et vous?

LE MARQUIS

Moi, je trouve que vous êtes bien jolie, Madame!

PHILIPPE

Au fond c'est désillusionnant, Charmont. Cela ne nous relève pas à nos propres yeux...

LORDIER

Ne vous inquiétez pas. Au fond, la volonté, comme la décrit Charmont, est un microbe.

LE MARQUIS

Il eût été surprenant que les microbes ne fussent pas intéressés à la question.

LORDIER

Un microbe qui gonfle le sang et qui provoque l'apoplexie. L'effrènement, c'est l'apoplexie de la volonté.

LE MARQUIS, à Frandor

Quand dans la société il y a un médecin, croyez-vous que les microbes ne se mêlent

pas toujours de toutes les affections, Frandor? Sacrebleu!... — Pardon, c'est ma jambe...

FRANDOR

Votre accident de cheval fut-il aussi causé par un microbe?

FLEURANDE

Du diable si je pensais à tout cela en cherchant un havanais pour la marquise d'Angles...

LE MARQUIS, à Gilberte

L'amour n'est-il pas un microbe?

GILBERTE

Ça m'est égal! Je le prends comme il vient...

LE MARQUIS

Voulez-vous que nous préparions un bouillon de culture?

PHILIPPE, à Charmont et Lordier

Votre théorie est dangereuse. Il ne faut point trop en parler. Il existe si peu de vraies volontés à l'heure actuelle...

CHARMONT

De vraies volontés, justement...

(Julienne de Riviers et Jean apparaissent à la porte du jardin d'hiver.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, JULIENNE DE RIVIERS, JEAN

JULIENNE, descendant

Vous êtes aimable, Monsieur. Je vous remercie de votre bonté à me rassurer... Je suis très inquiète... (A Philippe, qui préoccupé vient au-devant d'elle.) Philippe, je suis affreusement inquiète... Sabine n'est pas chez elle...

PHILIPPE, à voix très haute

Que dites-vous, Julienne! Sabine pas rentrée?

JULIENNE

Et personne ne peut me dire où elle est... Informez-vous vite de grâce... (Moment de stupeur et arrêt dans les conversations. Philippe sonne. Le maître d'hôtel apparaît aussitôt.)

PHILIPPE

Firmin, voyez donc si l'automobile est là...

LE MAITRE D'HOTEL, très ému

Non, Monsieur le comte. J'apprends à l'instant que Madame la comtesse n'est pas à l'hôtel.

JULIENNE

Mon Dieu! c'est un malheur! (A ce moment Sabine entre à droite. Elle est très nerveuse, la toilette un peu en désordre, les cheveux un peu défaits. Mouvement général vers elle.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, SABINE

SABINE, agitée

Pardonnez-moi tous de manquer à mes devoirs de maîtresse de maison... (riant nerveusement.) Un petit accident.

FRANDOR

Un accident? Vous n'êtes pas blessée, au moins, Madame?

SABINE

Non, rien. Heureusement.

PHILIPPE

Remettez-vous, ma chère amie...

JULIENNE, éclatant en sanglots

Je l'avais bien deviné... (Elle se jette dans les bras de Sabine.)

SABINE

Mais puisque je n'ai rien, ma chérie...

Mme FREEMAN

Mais oui, puisqu'on vous dit qu'elle n'a rien, darling...

LORDIER

Hé! n'entourez pas ainsi Madame. Vous allez l'étouffer! Et ce sera beaucoup plus grave...

SABINE

Vous avez dit la bonne parole, docteur... (Tous s'écartent un peu.)

ENGUERRAND

Comment est-ce arrivé ?

CHARMONT, à Enguerrand.

Laissez-la donc se remettre !

LORDIER

Il vous faudrait du repos, chère Madame...

(Pendant toute cette scène, Jean, resté à l'écart, marche avec agitation, jetant parfois un regard sur Sabine.)

SABINE

Oh ! docteur, je vous assure... C'est stupide, cette aventure. L'asphalte était humide. En débouchant place de l'Opéra, le chauffeur veut éviter un fiacre. Les pneumatiques patinent. Nous nous jetons sur le fiacre...

JULIENNE

Mon Dieu !

Mme FREEMAN, la voix posée

Est-ce qu'il tenait bien sa droite, le fiacre, darling...

SABINE

Le... Ah ! oui... Ma foi, ma chérie, je n'ai pas remarqué...

Mme FREEMAN

Ah!... J'aurais remarqué, je crois, moi. C'est important, je dis.

SABINE

Oui. Enfin il y a eu des vitres cassées, le cheval s'est abattu. Le chauffeur s'est un peu blessé aux mains... Il a été se faire soigner. Moi, j'ai pris une voiture et... me voilà... Je vous fais mes excuses... (riant.) Et puis on m'a dressé procès-verbal, vous savez...

CHARMONT, riant

Les gardiens de la paix sont des ironistes, Madame. Mais croyez bien que nous préférons encore vous voir flétrie par la justice de votre pays, que souffrante du petit doigt seulement...

SABINE

Charmont, vous ètes trop gentil. Vous devez avoir peur de manger un dîner brûlé, n'est-ce pas? (Geste de dénégation de Charmont.) Mais si! Vous êtes un si délicieux gourmand! Oh! ne protestez pas! Depuis quinze ans que je vous connais, vous m'avez confié toujours vos peines de cœur et vos peines d'estomac! (Rires. Remue ménage.) Donc on commencera sans moi... (Protestations.) Si, si, je veux! (A Philippe.) Mon ami,

je vous en prie, faites que l'on se mette à table à l'heure fixée... Je serais très ennuyée du contraire... Je cours m'habiller! (A Jean qui est auprès d'elle.) Monsieur Préval, voulez-vous faire prendre des nouvelles du chauffeur?

JEAN

Certainement, Madame...

(Jean sort rapidement à droite, Sabine entre à gauche second plan.)

SCÈNE XV

LES MÊMES, MOINS JEAN ET SABINE

(Un moment de gêne. On parle bas. Mouvements de scène.)

GILBERTE, au marquis

Hé bien! entre nous, je ne détesterais pas, moi, un petit accident dans ce genre...

LE MARQUIS

Tiens, voilà une drôle d'idée!

GILBERTE

Je ne demande pas nécessairement d'être

tuée... Mais je voudrais connaître cette sensation nouvelle...

LE MARQUIS

Tiens, tiens, tiens !

(Pendant ce qui suit, les groupes se réforment, se désagrègent, etc. Beaucoup de mouvement. A droite, premier plan, groupe formé par Julienne, Philippe et Lordier.)

PHILIPPE

Ma femme est d'une nervosité qui m'inquiète...

LORDIER

Elle est très excusable. aujourd'hui...

PHILIPPE

Aujourd'hui, oui. Mais en général...

JULIENNE

C'est vrai, j'ai remarqué aussi. L'autre jour devant moi, Sabine s'est mise tout à coup à pleurer, sans savoir pourquoi. L'instant d'avant elle était fort gaie. L'instant d'après elle riait aux éclats...

LORDIER

Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter. Un rien de neurasthénie...

JULIENNE

Elle est très courageuse, n'est-ce pas?...

LORDIER

Oui! oui! Et vous aussi, Mademoiselle, qui avez tant envie de pleurer...

JULIENNE

Oui, un peu.

FRANDOR, s'approchant

J'espère, Mademoiselle, que votre émotion est un peu dissipée...

PHILIPPE, à Frandor

Rassurez-la tout à fait, vous qui n'avez jamais eu peur...

JULIENNE, remontant avec Frandor

C'est que j'aime beaucoup ma grande, moi... Vous comprenez, c'est un peu ma maman...

LE MAITRE D'HOTEL, au fond

Madame est servie. (Mouvement.)

GILBERTE, au marquis

Je meurs littéralement de faim. Il était temps. J'allais m'évanouir !

CHARMONT, à Philippe

Mon cher, je crois être l'interprète de tout le monde en vous demandant d'attendre Madame de Breteuil...

GILBERTE, très haut

Oui..., oui... Attendons Sabine !

PHILIPPE

Je crois qu'il vaut mieux faire ainsi qu'elle a demandé...

LE MARQUIS, à Gilberte

Vous êtes sincère ?

GILBERTE

Toujours !

(Tous les personnages, par la porte du fond, entrent dans la salle à manger. La scène reste vide un moment.)

SCÈNE XVI

JEAN,
PUIS SABINE, PUIS Mme FREEMAN

(Jean entre rapidement à droite et se dirige vers la salle à manger. Au moment où il va y entrer, Sabine entre à gauche. Elle l'appelle.)

SABINE

Monsieur Préval...

JEAN, se retourne et redescend

Madame...

SABINE

Il n'y a personne... Jean, nous avons un moment à nous.

JEAN

Prends garde, un domestique peut survenir... Tu es encore tout émue, Sabine... ma pauvre amie... Cet accident m'a horriblement remué... j'ai cru... Je souffrais...

SABINE

Oui, je l'ai vu. Et pardonne-moi, mon amour, de te dire cela, mais c'est si naturel...

J'étais heureuse, heureuse à sangloter, en voyant ton inquiétude, en observant ta fièvre... Et mon amour était une chose fervente que je portais dans les mains, jusqu'à ton cœur...

JEAN

Tu es la bien-aimée...

SABINE, avec un peu de fièvre.

Oui, Jean, dis-le, répète-le souvent : j'ai besoin de t'entendre dire que tu m'aimes...

JEAN

Voyons, calme-toi, si l'on entrait... Tu sais bien, ma chérie, que ma vie entière t'appartient...

SABINE, très près de lui

Oui, oui ! cela est... exquis... mon ami, mon ami... Vois-tu, pas un instant ne se passe sans que je pense à toi. Ou plutôt tu es ma pensée, ma seule pensée adorable ! Tout à l'heure cette automobile allait à toute vitesse à travers les boulevards grouillants et illuminés... Et il me semblait que c'était là ma vie, que je courais vers toi, comme une insensée, à travers tout...

Je t'appartiens... Je ne vis que pour toi seul... Pense un peu... la vie est drôle, n'est-ce pas... Je n'ai connu le bonheur que par toi seul... tu m'as donné toute moi... tu m'as dit l'amour... Voilà, je parle de choses folles, pardonne-moi... Il y a un an que nous nous aimons... un an, comme c'est court! — Et puis il y a eu ce choc... Et dans un éblouissement, tout à coup, tandis que des gens et des cris entouraient la voiture, j'ai eu peur, peur que cet accident soit l'image de notre amour... Oui, je crains des catastrophes... Vois-tu, ce serait affreux, je ne pourrais plus vivre... dis, Jean, tu ne me feras jamais de peine... (Elle s'appuie sur l'épaule de Jean et sanglote nerveusement.)

JEAN

Pourquoi me fais-tu mal... pourquoi te fais-tu souffrir?

SABINE, lentement

Ah! oui... pourquoi... Est-ce qu'on sait... on ne sait rien... et on ne sait jamais... — Bah! qu'importe cela? Je suis près de toi, près de toi tout seul et cet instant est ma vie... Je t'aime tant... je t'aime avec mes larmes aujourd'hui comme je t'aimerai demain avec mon rire : car, je t'aime avec ma vie...

JEAN, un peu froid

Tu es l'amie, Sabine... tu es l'amie...

(Ils s'étreignent. A ce moment Mme Freeman entre par la porte du fond. Voyant la scène elle se retire précipitamment, puis annonce sa présence en faisant du bruit. Jean et Sabine se séparent vivement.)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, Mme FREEMAN

Mme FREEMAN

Ah! vous voilà, darling! Tout à fait remise?

SABINE

Tout à fait... Oui, je... Cet accident n'aura pas de conséquences... Monsieur Préval me disait que le chauffeur n'est pas blessé non plus. Vous cherchez quelque chose?

Mme FREEMAN

Oui, je vous cherchais... Et puis j'avais laissé ici mon éventail... Ah! le voici... Vous venez...

SABINE

Oui, je vous... je vous suis...

Mme FREEMAN, entrant avec Jean au fond

Il serait tout de même important de savoir si le cocher tenait bien sa droite...

SABINE, au moment d'entrer s'arrête sur le seuil et douloureusement :

Il fait froid... il fait froid... Mon Dieu! pourquoi fait-il froid dans mon cœur...

(Elle entre.)

TELLE EST LA FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

Même décor

Au lever du rideau, Frandor et Julienne sont en scène. Au fond, à droite, près d'une petite table, ils causent. Devant eux est posé un gros herbier, qu'ils feuillettent.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANDOR, JULIENNE

FRANDOR

Ainsi, cela vous amuse de sécher ces fleurettes entre des morceaux de buvard pour les coller dans ce gros herbier?

JULIENNE

Oui, c'est un passe-temps très joli.

FRANDOR, lisant

« *Anastatica Hieorunchina.* »

JULIENNE

Ou rose de Jéricho. Il faut toujours lire le nom qui est en dessous.

(Jean entre à droite, traverse la scène et se dirige vers le jardin d'hiver. Lordier en sort. Ils se rencontrent au bas de l'escalier.)

SCÈNE II

FRANDOR, JULIENNE, JEAN, LORDIER

JEAN

Vous partez déjà, Monsieur Lordier?

LORDIER

Oui... je m'éclipse un instant à l'anglaise... je voudrais aller jusqu'à l'hôpital Lariboisière voir ce pauvre diable d'ouvrier...

JEAN

Mais j'y suis allé il y a une heure... je vous assure qu'il allait très bien.

LORDIER

Oui, je sais, c'est un peu de l'enfantillage. Mais je suis ainsi : je voudrais avoir encore de ses nouvelles.

JEAN

Laissez donc : je vais y retourner...

LORDIER

Mais non!...

JEAN

Si, si, mon absence sera moins commentée que la vôtre. Aussi bien j'ai la tête lourde. Sortir me sera salutaire. (Il sonne.)

LORDIER

Je vous remercie de votre obligeance. (Un domestique entre.)

JEAN

Mon chapeau, mon pardessus. Vite : je sors.

(Le domestique sort et lui apporte les objets demandés. Il aide Jean à passer son pardessus.)

LORDIER

Si la fracture de l'épaule est simple, ce ne sera pas grave. Je crains des lésions internes.

(Sabine entre à gauche, venant de ses appartements.)

SCÈNE III

LES MÊMES, SABINE

SABINE

Vous sortez, Monsieur Préval ?

JEAN

Un instant, Madame, je vais jusqu'à l'hôpital qui est près d'ici. Le docteur m'a prié... Madame... (Il sort.)

JULIENNE, à Frandor

Je mets toujours, au dessous du nom latin, le nom vulgaire. Il en est qui sont charmants, surtout pour les roses. Regardez.

FRANDOR

Oui... rose de Noël, rose-trémière, Marie-rose.

JULIENNE

Comme ils sont frais, les noms populaires. Ils rendent les fleurs plus jolies.

FRANDOR

Les noms ont une poésie.

(Du jardin d'hiver sort Mme Freeman, donnant le bras à Enguerrand.)

SCÈNE IV

FRANDOR, JULIENNE, LORDIER, SABINE, Mme FREEMAN, ENGUERRAND

ENGUERRAND

Je ne sais si nous pourrons trouver un petit coin pour nous isoler...

Mme FREEMAN

Oh! ça n'est absolument pas nécessaire... Ah! vous voilà, Sabine... je veux vous dire quelque chose.

(Enguerrand reste près de Lordier, Mme Freeman descend avec Sabine.)

SABINE

Voulez-vous venir dans ma chambre?

Mme FREEMAN

Non, restons ici. Il ne faut pas qu'on remarque notre fuite.

ENGUERRAND

Eh bien! si c'est cela ce que vous appelez causer avec moi... Vous me semez tout de suite!

Mme FREEMAN

Tâchez de porter des fruits.

ENGUERRAND

Hé! suis-je donc un espalier?...

(Mme Freeman cause avec Sabine)

LORDIER

On nous abandonne à notre solitude...

ENGUERRAND

Si nous retournions à nos cigares?

LORDIER

C'est cela. (Ils remontent.) Avez-vous déjà remarqué, Monsieur de Breteuil, que les femmes manquent d'idées fixes?

ENGUERRAND

Tout à fait, docteur, tout à fait... Ainsi Madame Freeman...

(Ils entrent dans le jardin d'hiver.)

SCÈNE V

FRANDOR, JULIENNE, SABINE, Mme FREEMAN

JULIENNE, à Frandor

Est-ce que vous connaissez le langage des fleurs?

FRANDOR

Non, Mademoiselle. Cette fleur a-t-elle un langage?

JULIENNE

Elle veut dire : « Amour inavoué. »

SABINE, à Mme Freeman

Qui a pu vous raconter?

Mme FREEMAN

Personne. J'ai vu moi-même. Avant le dîner, je suis rentrée un instant dans cette salle pour prendre mon éventail que j'avais oublié. A ce moment, vous embrassiez Préval.

SABINE

Oh! Dora!

Mme FREEMAN

Vous embrassiez, je dis... Faites attention, votre sœur peut entendre. Alors, j'ai voulu vous avertir tout de suite et vous dire d'être plus prudente à l'avenir.

SABINE

Si vous saviez combien je souffre. J'ai très peur à présent : si d'autres savaient ce que vous avez surpris...

Mme FREEMAN

Il ne faut pas avoir peur, darling. Personne ne sait.

SABINE

Ah! si je pouvais causer avec Jean!

Mme FREEMAN

Prenez garde. Ne prononcez pas de nom tout haut.

FRANDOR, à Julienne

Oh! la jolie fleur noire! On dirait qu'elle est en velours.

JULIENNE

Elle veut dire : « Amour impossible. »

FRANDOR

Ah !

SABINE, à Mme Freeman

Oui, voilà bien ma vie. Devoir me contenir toujours. Souffrir sans cesse, et ne pouvoir le laisser deviner à ceux qui m'entourent Devoir me cacher, même pour celui que j'aime, et avoir toujours cette pensée obsédante qui me fait douter de son amour !

Mme FREEMAN

Voyons, darling, soyez forte. Pourquoi doutez-vous de votre ami ?

SABINE

Parce que je le sens préoccupé d'autres choses que notre amour. Je le vois inquiet, mais pas pour moi, pas pour nous.

Mme FREEMAN

Il a son élection.

SABINE

Celle-là, je la maudis.

Mme FREEMAN

C'est pourtant son avenir.

SABINE

Que m'importe son avenir, s'il doit tuer notre amour ! Je ne veux pas que Jean me quitte. Je l'aime, non par caprice, mais de tout mon être passionné. Et je lutte contre son ambition. Je le connais. Je ne suis pour lui qu'un moyen d'arriver. Et je lutte, je lutte désespérément, de toute ma force, de tout mon amour... Mais je sais que je serai vaincue !

Mme FREEMAN

Il ne faut jamais avouer, darling, que l'on est vaincue.

JULIENNE, à Frandor

Vous voyez cette fleur, c'est une scabieuse. Elle veut dire : « Amour défunt. »

(Jean rentre à droite. Lordier, qui guettait sa rentrée, descend en scène.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN, LORDIER

LORDIER

Eh bien ?

JEAN

Il est... il est mort.

LORDIER

Mort!

SABINE

Un mort?... Il y a un mort?

LORDIER

Mon Dieu! un pauvre homme d'ouvrier... celui que j'ai soigné avant de venir et que j'avais fait transporter à l'hôpital.

FRANDOR

Pauvre diable!

Mme FREEMAN

C'est très triste. Laisse-t-il une veuve?

LORDIER

Je crois que oui, Madame.

JULIENNE

Et sans doute il avait des enfants... Pauvres petits! C'est eux qu'il faut plaindre.

LORDIER

Je tâcherai de m'en occuper.

Mme FREEMAN

Passez chez moi demain, docteur : nous verrons ensemble.

JEAN

Il est mort seul, à l'hôpital, sur un grabat quelconque. Sa femme est arrivée après sa mort : elle pleure à présent près d'un cadavre.

(On entend des éclats de rire dans le jardin d'hiver. Et Gilberte apparait à la porte. Elle rit avec affectation ; elle est un peu étourdie.)

GILBERTE, à la cantonnade

Marquis, vous êtes un cynique Monsieur. Vous êtes d'une inconvenance de dragon ! C'est très drôle... très drôle !

(Elle descend.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, GILBERTE

GILBERTE

Je viens rejoindre les autres personnes de mon sexe. Ah ça ! vous avez tous des mines de croque-mort... Voyons ! soyez plus gais... qui est donc mort ?

JEAN

Un ouvrier tombé d'un échafaudage, Madame.

GILBERTE

Un ouvrier !... Ah ça ! c'est encore plus drôle !

SABINE

Gilberte, voyons !

JEAN

Vous trouvez cela drôle, Madame... En vérité...

GILBERTE

Eh bien ! quoi ? Il y a donc des ouvriers qui tombent d'un échafaudage et des bons docteurs pour les ramasser... c'est d'un romanesque fini... Je trouve cela très amusant !

JEAN, qui s'est contenu jusqu'à ce moment

Vous trouvez cela drôle, Madame, qu'un pauvre diable d'ouvrier se tue en travaillant ? Vous trouvez cela drôle que pour nourrir sa femme et ses enfants maintenant orphelins, cet homme ait aventuré chaque jour sa vie sur un mince échafaudage de planches, prolongeant sa

journée jusqu'à travailler le soir, pour gagner quelques sous de plus? (Le Marquis apparait à l'entrée du jardin d'hiver et descend en scène.) Vous trouvez cela drôle! Et c'est pour vous autres cependant, Madame, qu'il accomplissait son dur labeur, pour vous autres, qui n'avez que la peine de vivre dans vos palais érigés par tant de mains saignantes! Vous trouvez cela drôle, et naturel, sans doute, que chaque jour des milliers d'existences se sacrifient à vos joies et à vos désirs, sans que vous ayez seulement le devoir de comprendre leur sacrifice! (Philippe sort du jardin d'hiver.) Vous trouvez cela drôle! Oui! et j'imagine que cet homme eût été flatté en mourant s'il avait su que son agonie fournirait un sujet d'hilarité à une jolie femme! (Entrée de Charmont.) Mais nous tous, Madame, qui savons ce que valent ces vies et qui comprenons la grandeur de leur tâche, nous sommes douloureusement affligés par ces morts obscures qui laissent derrière elles l'angoisse et la misère. Vous trouvez tout cela très drôle, Madame, parce qu'il vous semble que le monde n'est fait que pour votre joie et votre plaisir et que cette mort n'importe pas, puisqu'elle ne vous empêche ni de vivre insouciante, ni d'être belle, ni de rire... (Surviennent Fleurande et Enguerrand.) En vérité, Madame, vous avez bien de la chance de trouver cela drôle!

SCÈNE VIII

TOUS LES PERSONNAGES

GILBERTE, presque en larmes

Mais, Monsieur, je n'ai pas dit...

LE MARQUIS

Que signifie cette sortie?

PHILIPPE

Voyons, Préval...

FRANDOR

Votre diatribe, Monsieur, est par trop violente... et, s'adressant à une femme, elle est de plus une grossièreté!

JEAN, arrogant

Vous dites?

FRANDOR

Oui, une grossièreté... Il suffit d'être femme pour avoir raison.

JEAN

Ce serait trop simple!

FRANDOR

La politesse est une chose très simple.

LE MARQUIS, à Mme Freeman

Et tout cela pour un ouvrier tué?

Mme FREEMAN

Oh! dans mon pays, on donnerait trois cents dollars à sa veuve. Et ce serait fini.

CHARMONT

Monsieur Préval y ajoute l'oraison funèbre...

ENGUERRAND

Moi, je ne comprends rien du tout.

Mme FREEMAN

C'est votre rôle.

JEAN, à Frandor

Après tout, Monsieur, une vie humaine a toujours la même importance, que ce soit celle d'un prince ou du dernier des porte-faix.

FRANDOR

Ce n'est pas mon avis.

JEAN

Moi, qui suis fils du peuple, je sais ce que valent ces gens-là.

LE MARQUIS

Et sans doute trouvez-vous qu'ils valent autant que nous?

JEAN

Certes oui, ils vous valent.

LE MARQUIS

Combien de millions?

JEAN

Ceux qu'ils vous rapportent!

PHILIPPE

Je vous en prie, Préval...

CHARMONT

Vous plaidez bien, mon cher, et sans doute cette mort est-elle regrettable. Mais quoi! C'est le sort de tout homme de devoir à un moment donné se sacrifier à ce qui fut sa raison de vivre. A ce prix seulement le progrès est possible.

SABINE

Mais ce n'est point une raison pour ne pas déplorer des morts semblables…

FRANDOR

La vie est faite d'égoïsme !

JULIENNE

Pourquoi faut-il toujours songer à soi ? Les misères sont nombreuses autour de nous et des accidents comme ceux-là doivent être regrettés et soulagés par ceux-là qui en ont le moyen.

LE MARQUIS

Mais tous les jours il meurt des ouvriers ! Est-ce une raison pour s'attendrir sans fin sur leur sort ?

JEAN

Non, sans doute, mais ce n'est pas une raison pour en rire.

CHARMONT

Mais si, mon cher ami, c'est une loi de la vie. On rit toujours d'un ridicule. Et mourir est ridicule, parce que la mort est une défaite.

JEAN

Vous faites du paradoxe.

SABINE

La mort n'est jamais ridicule, parce qu'elle contient un mystère qui l'ennoblit.

JULIENNE

Et puis il faut avoir pitié des autres hommes. La vie n'est pas heureuse pour tout le monde.

CHARMONT

La pitié est aussi un sentiment égoïste.

JULIENNE

Vous êtes méchant, Monsieur Charmont !

LE MARQUIS

Parions que Monsieur Préval se serait moins attendri sur la mort de son adversaire aux élections ?

JEAN

Je ne mélange pas les questions d'humanité et les questions personnelles.

LE MARQUIS, insolent

Vous plaidez pour la galerie !

FLEURANDE, à Charmont

Évidemment Gilberte est une écervelée...

CHARMONT

Oui, c'est un oiseau sans tête!

FLEURANDE

Ce n'est pas une raison pour l'écraser sous un discours!

CHARMONT

Sous un rocher.

FRANDOR

Il a les dames pour le défendre!

CHARMONT

Ça, c'est le pavé de l'ours!

PHILIPPE

Je vous en prie, Préval, cessez cette discussion oiseuse.

JEAN

Soit, Monsieur. (Il remonte vers Lordier qui dit adieu.) Vous partez, docteur?

LORDIER

Oui... Je vais à l'hôpital...

JEAN

Je vous accompagne.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, MOINS JEAN ET LORDIER.

GILBERTE

Mais je ne sais pas encore très bien pourquoi il m'a dit tout cela...

ENGUERRAND

Moi non plus!

CHARMONT, à Gilberte

Et lui non plus, Madame!

LE MARQUIS

En attendant, c'est d'une inconvenance rare...

FRANDOR

Ce Monsieur mériterait une leçon...

PHILIPPE

Mais non... il se monte un peu, évidemment; mais il est plein de bonnes idées. Quelle importance cela a-t-il? Entre nous, Madame de Fleurande avait été déplacée...

FLEURANDE

Je vais la remettre à sa place!

LE MARQUIS, à Sabine

Là-dessus, si nous nous en allions? Il se fait tard, ma chère Sabine. Viens-tu, Julienne?... (Les deux sœurs s'embrassent.) Une autre fois, ma petite fille, tu voudras bien te taire pendant une discussion entre... (Il sort avec Julienne.)

FRANDOR

Allons-nous, Fleurande... Si nous passions au cercle?

FLEURANDE

Oui, veux bien... très en verve... Je me sens une veine de... (Ils sortent.)

GILBERTE, à Charmont

Demain, à trois heures, dans notre « chez nous... » veux-tu?

CHARMONT

Oui, c'est cela... Prends garde...

GILBERTE

Au revoir, Coco. (Elle sort derrière son mari.)

Mme FREEMAN

J'ai mon automobile en bas. Voulez-vous que je vous dépose quelque part, lieutenant?

ENGUERRAND

Oui, Madame, je veux bien. (Ils sortent.)

PHILIPPE

Au revoir, ma chère amie. Je vais les accompagner au cercle un instant... J'ai besoin de me changer les idées... Toutes ces discussions... Charmont, bien le bonsoir... je vous laisse à la comtesse.

(Il sort. Charmont et Sabine sont seuls. Sabine rêve dans un fauteuil. Elle a l'air lasse. Charmont vient à elle.)

SCÈNE X

SABINE, CHARMONT

CHARMONT

Vous semblez très soucieuse, chère Madame... Cette discussion sans doute vous a énervée? Et vous êtes triste...

SABINE

Triste... non... Pourquoi?

CHARMONT

A cause de ce qui s'est passé.

SABINE

Il ne s'est rien passé.

CHARMONT

Il s'est passé des choses qui ont dû vous faire souffrir. Et cela s'est passé en vous, parce qu'on a dit certaines paroles. A présent, votre cœur est douloureux.

SABINE

Vous croyez?

CHARMONT

Non, ne protestez pas... Je ne vous demande pas les secrets de votre âme... Je sais qu'il est

des regrets qu'on souffre de dire, mais je crois aussi qu'on souffre de les renfermer sans cesse en soi-même. L'âme devient lasse infiniment à trop garder en elle de douleurs, et bientôt elle ne peut même plus comprendre les joies qui pourraient la consoler.

SABINE

Qui vous fait dire ces choses?...

CHARMONT

J'ai vu que tantôt, Madame, votre bonté et votre esprit ont souffert d'une hypocrisie dont vous conceviez la laideur, sans la comprendre, mais en cherchant à l'absoudre. Il ne faut pas prononcer de nom, mais j'ai vu que vous interrogiez le sens de certaines paroles sans y trouver la sincérité fervente que vous espériez. Vous avez connu que l'égoïsme et l'orgueil apparaissent sans cesse... Et alors vous avez voulu pleurer, parce que vous sentiez que quelque chose venait de mourir, qui vous était cher et dont la mort serait pour vous une détresse.

SABINE

Oui, j'ai souffert... Je me sens à une heure peut-être tragique de mon existence et je pressens qu'une chose terrible va sortir du mystère

qui m'enveloppe. Vous avez bien deviné, mon ami.

CHARMONT

Et cela vient de ce que vous n'avez pas compris le sens de la vie. Votre âme romanesque a voulu que l'amour dont vous aviez l'espoir restât grand et beau ; elle a voulu désespérément la rencontre d'un autre amour qui lui ressemblât ! Votre amour était comme une flamme claire que vous protégiez de vos deux mains en la portant vers celui que vous pressentiez. Et vous avez pensé l'avoir vu : maintenant vous devinez qu'il n'est point là et que la flamme va peut-être s'éteindre.

SABINE

Oh ! non ! ce n'est pas vrai. Cette flamme merveilleuse ne peut pas s'éteindre ! Et, quand même on doit pouvoir la rallumer !

CHARMONT

Non, car chaque jour la belle clarté lumineuse s'affaisse et l'âme anxieuse la voit décroître, en même temps que décroissent l'espérance et la foi dans la vie. Et quand la flamme n'est plus qu'un point de feu qui tremble entre les doigts fervents, on sent un sanglot vous étreindre la gorge et la flamme s'éteint. Et pour vous la flamme va mourir, comme elle est

morte pour moi. Le cœur ne contient plus que des cendres, comme une urne funéraire.

SABINE

Ainsi, quand nous aurons souffert toutes les angoisses, que l'amour nous aura lacérées de toutes ses douleurs, que la vie nous aura torturées de ses brutalités, nous n'aurons ni la joie ni la récompense de rencontrer enfin celui que nous attendions ?

CHARMONT

C'est qu'il n'existe pas. L'amour que vous aviez rêvé est l'amour impossible, celui qu'aucun homme ne peut réaliser. Moi aussi j'ai fait ce rêve, mais la vie bientôt m'a appris que je le cherchais en vain. Alors j'ai tenté de le trouver plus près de moi, moins haut : j'ai éparpillé ma tendresse en d'éphémères aventures qui me laissent toutes un peu plus de regrets. Vous souffrirez encore, Madame, car vous avez une âme ardente.

SABINE

Souffrir, souffrir, est-ce donc le seul but de l'existence, et l'amour, ce sentiment qui devrait être radieux, ne sera-t-il jamais qu'une longue souffrance qui fait de notre cœur une pauvre chose douloureuse ?... Chaque heure nous mar-

tyrise et celui que nous aimons nous sacrifie à son ambition! Ne viendra-t-il donc pas une heure où l'amour sera assez fort pour dominer la vie et pour apporter au cœur de toutes les femmes la récompense de leur abnégation!

CHARMONT

Cette heure ne viendra qu'au jour où les hommes comprendront qu'il y a en vous toutes des trésors de tendresse et de douceur, des désirs de bonheur pour ceux que vous aimez... Car votre bonheur personnel est fait du perpétuel don de vous-même. La femme va vers l'amour comme vers la chose nécessaire, avec tout ce qu'elle a de bon et de beau.

SABINE

Pourquoi savez-vous cela, puisque vous êtes un homme?

CHARMONT, souriant

Tous les artistes ont une âme féminine.

SABINE

Vous êtes pourtant ironique d'habitude et souvent on vous trouve méchant.

CHARMONT

C'est que je garde de l'homme la fierté égoïste des souffrances. Mais j'ai compris les vôtres

et c'est pour cela que je suis venu vers vous, pour vous dire : Soyez forte, ayez du courage! Tâchez d'oublier un peu, de ne plus penser à rien... Croyez le vieil ami que je suis... il ne faut pas désespérer. Ne pensez plus... à rien... ni à personne...

SABINE

Je tâcherai, mais j'ai si peur...

CHARMONT

Il faut vous rassurer.

SABINE

Au revoir, ami.

CHARMONT

Bonne nuit... Ne pensez plus à personne!

SABINE, souriant

Je vais essayer... docteur... (Elle sort à gauche.)

CHARMONT, seul

Pauvre femme!

(Il va à droite pour sortir. Entre Jean.)

SCÈNE XI

CHARMONT, JEAN

JEAN

Vous êtes seul, Monsieur Charmont...

CHARMONT

Madame de Breteuil me quitte à l'instant... Vous allez bien, mon cher, quand vous voulez faire de l'effet.

JEAN

A quel propos ?

CHARMONT

Eh bien ! oui.... tantôt.

JEAN

Ne trouvez-vous pas que j'avais raison?

CHARMONT

Si je vous disais que vous aviez tort, vous recommenceriez un nouveau discours pour me persuader !

JEAN

Vous avez l'air de m'en vouloir.

CHARMONT

Pas du tout... Permettez-moi de vous dire que je n'en veux jamais à personne, par indifférence : les hommes et les femmes sont pour moi des êtres que j'observe en m'amusant, dont je note les gestes et les paroles en tâchant d'en trouver la raison, comme je ferais avec des pantins.

JEAN

Je fais sans doute partie du Guignol?

CHARMONT

Cela vous choque-t-il? J'imagine que non. Vous êtes un homme curieux.

JEAN

La pièce rare de votre collection.

CHARMONT

Si vous y tenez! — Mais ne continuons pas cette plaisanterie, voulez-vous, et dites-moi plutôt ce qui vous a poussé tout à l'heure à faire cette sortie contre Madame de Fleurande.

JEAN

Ma foi, il s'est passé en moi des choses complexes. Au début, son inconscience m'a révolté. J'ai parlé avec une violence convaincue et peu

à peu la raison de mon discours m'échappait; je ne percevais plus que le sens des mots que je prononçais...

CHARMONT

Vous vous écoutiez parler...

JEAN

Pas tout à fait. Ces mots éveillaient en moi des sensations neuves. Une sorte d'orgueil me venait, de sentir ces nobles subjugés par mes paroles et n'osant pas m'interrompre. Je me sentais sur eux une domination de pensée. Je sentais que j'étais la revanche d'un passé! Et une fierté singulière était en moi...

CHARMONT

Vous étiez un victorieux.

JEAN

Oui, j'aurais tenu tête à tout le monde et je sens que j'aurais pu devenir méchant. Je ne le suis pas naturellement, mais un obstacle me rend têtu. Je m'obstine volontiers, j'ai l'obstination du paysan.

CHARMONT

C'est bien cela, j'ai aussi connu cet entêtement, mais chez vous cette force volontaire est

exaspérée : vous ne voyez pas le mal que vous faites autour de vous. Prenez garde : vous serez un homme dur. Pardonnez-moi ceci, mais vous aurez l'arrogance du parvenu.

JEAN

Je serais presque tenté de la comprendre.

CHARMONT

Je la comprends, sans l'excuser. Elle prouve une grande étroitesse d'idées.

JEAN

Sans doute. Aussi j'espère l'éviter, mais en vérité la sourde animosité qu'on sent autour de soi, quand on veut s'élever au-dessus de son niveau, rend nécessaire l'orgueil qu'on montre.

CHARMONT

La vérité est que vous voulez aller vite en besogne.

JEAN

Pourquoi perdre les plus belles années de son existence à franchir lentement l'étape sociale? Il faut aller vite si l'on veut atteindre son but.

CHARMONT

Je vous souhaite bonne chance.

JEAN

Merci.

CHARMONT

Au revoir, conquérant. J'écrirai l'histoire de vos campagnes.

JEAN

Attendez qu'elles soient terminées.

(Charmont sort. Jean reste seul un instant. Il se dirige vers le fond quand Sabine rentre à gauche.)

SCÈNE XII

JEAN, SABINE

SABINE

Bonsoir, Jean. J'ai entendu ta voix pendant que tu causais avec Charmont. J'ai voulu te parler avant de me coucher.

JEAN

Que voulais-tu me dire? Tu ne vas pas me sermonner...

SABINE

Te sermonner! Non, mon chéri, au contraire. Je voulais te dire combien je t'ai admiré

tantôt. C'est beau ce que tu as fait et tu as eu de larges pensées.

JEAN.

Oui... Tu sais...

SABINE

Si, de belles et larges pensées... Tu parlais avec fierté et c'était très courageux. Je t'en aimais davantage.

JEAN

Mon Dieu, il faut bien plaider toutes les causes... même les mauvaises!

SABINE

Que veux-tu dire... Je ne veux pas croire que tu mentais en parlant ainsi. Tu avais trop de force dans la voix et trop de conviction.

JEAN.

On se grise à ses propres paroles...

SABINE

Oh! Jean, que tu me fais mal. Je ne voulais pas comprendre. Je m'illusionnais donc et elle avait raison cette voix qui me criait : Tout ce qu'il dit sont des phrases vides de sens. Il fait

preuve de beaux sentiments par vanité mais il n'y croit pas... — Oh! va-t-en, tiens, tu me fais honte... j'ai honte de toi... de moi... de notre amour.

JEAN

Là! là! calme-toi, tu exagères! Mais si, je croyais ce que je disais, sans cela aurais-je parlé?

SABINE

Non, ne cherche plus à me tromper. Tu ne croyais rien. Tu étais un merveilleux acteur jouant une passion qu'il n'éprouve pas... Laisse-moi! Va-t-en!

JEAN

Voyons, Sabine, ne me fais pas plus mauvais que je ne suis. J'étais nerveux, agacé, tout à l'heure! Et puis, d'ailleurs, l'accident de cet ouvrier m'a bien moins impressionné que le tien. C'est que je t'aime, Sabine... Je t'aime... et tu m'aimes aussi... Dis-le, que tu m'aimes...

SABINE

Jean!

JEAN, s'approchant d'elle

Allons, dis-le, voyons... dis-le...

SABINE

Ah! oui, tu le sais bien que je t'aime et que je crois tout ce que tu veux quand tu me parles avec ta voix qui me prend tout entière... Oui, je t'aime... je t'aime jusqu'à te craindre!

(Jean a le geste de l'étreindre. Sabine fait un pas en arrière. On entend un bruit de voix. Philippe entre.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PHILIPPE

PHILIPPE

Comment! vous êtes encore ici?

JEAN

Oui... Madame me grondait.

PHILIPPE

Vous le méritez. Vous avez eu tort de faire cette diatribe. Les autres sont furieux. Évidemment, c'est très vrai ..mais enfin il ne fallait pas faire cela. Tous ces accidents m'agacent. Je n'ai pas pu jouer au cercle. Je suis nerveux. Allons, bonsoir, je vais me coucher... tout cela est regrettable... Bonsoir... (Il sort à gauche.)

SCÈNE XIV

JEAN, SABINE

JEAN

Décidément, c'est la journée des accidents!

SABINE

Oui, Jean... des accidents...

JEAN, allant à elle

Qu'importe, puisque nous nous aimons toujours... N'est-ce pas, mon adorée...

SABINE

Oh! Jean... Jean... (Ils s'étreignent. Puis Jean sort par le jardin d'hiver sans rien ajouter. Sabine reste toute droite. Quand il est parti, elle va vers un fauteuil, y tombe assise et répète :)

C'est la journée des accidents.

(Et elle éclate en sanglots pendant que le rideau tombe.)

TELLE EST LA FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Même décor.

Au lever du rideau, JEAN et JULIENNE sont en scène.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN, JULIENNE

JULIENNE, souriante

Savez-vous, Monsieur Préval, que j'ai été grondée sévèrement à cause de vous?

JEAN

A cause de moi, Mademoiselle?

JULIENNE

Oui, hier soir, au sujet de cette terrible discussion qui a mis tout le monde aux prises. Il paraît que j'ai trop bien défendu vos opinions.

JEAN

C'était fort aimable à vous. D'ailleurs, je n'ai

guère été soutenu que par les dames. Vous avez été un très éloquent avocat.

JULIENNE

Ne vous moquez pas de moi. J'ai seulement trouvé que vous aviez tout à fait raison. Alors, je ne me suis pas retenue de le dire. Mon père m'a dit que c'était très mal.

JEAN

Votre père, en effet, ne semblait pas de mon avis. Je crois qu'il y a plus d'une question sur laquelle nous différons d'opinion.

JULIENNE

Vous trouvez sans doute qu'il a trop les préjugés de caste?

JEAN

Je l'avoue... Mais il ne nous appartient pas de le juger. J'espère lui prouver très prochainement qu'on peut sincèrement aimer le roi, tout en ayant mes idées. D'ailleurs, vous en êtes déjà la preuve.

JULIENNE

Oh! moi, je ne compte pas. Certainement, j'admire beaucoup les idées grandes et nobles que vous avez défendues hier, mais je dois me contenter de le penser.

JEAN

En tous cas, votre appui moral m'est précieux.

JULIENNE

Pourquoi cela, Monsieur?

JEAN

Mettons que ce soit pour flatter mon orgueil.

JULIENNE

Je ne crois pas. Vous avez mieux à faire.

JEAN

Je vous remercie.

(Le marquis et Frandor entrent à gauche.)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS, FRANDOR

LE MARQUIS, à Frandor

Voyons, mon cher, vous exagérez.

FRANDOR

Mais non : Fleurande a fait cette nuit une différence de cent mille francs au baccarat. S'il

n'a pas réglé dans une heure, c'est l'affiche au cercle. Et, entre nous, il n'a pas de quoi.

LE MARQUIS, à Julienne

Ta sœur te démande, elle est au premier étage, dans son salon.

(Julienne sort avec Jean.)

SCÈNE III

LE MARQUIS, FRANDOR

LE MARQUIS

Je regrette de ne pas avoir cent billets de mille, je les lui allongerais carrément.

FRANDOR

Il ne vous les rendrait pas.

LE MARQUIS

J'y compte bien. Il m'intéresse, ce petit Fleurande, avec son air entre deux airs. C'est le dernier produit de notre époque. Et puis, il a une jolie femme!

FRANDOR

C'est surtout la femme des autres.

LE MARQUIS

Oui, Fleurande est le dernier homme qui sache être trompé par sa femme.

FRANDOR

C'est sans doute une qualité?

LE MARQUIS

Énorme. J'ai toujours soutenu que l'honneur de l'homme ne dépend pas de la fidélité de la femme, mais de la crânerie du mari.

FRANDOR

Il faut croire que Fleurande est du même avis.

LE MARQUIS

Et sa femme donc! C'est une femme admirable, qui n'a pas sa pareille pour faire la fête.

FRANDOR

C'est encore une qualité.

LE MARQUIS

Mais certainement. Ah! la fête! mon cher, mais il n'y a rien de tel. Conduire la vie à grandes guides au risque d'accrocher la borne!

Faire rouler l'argent, et n'agir qu'à sa guise! Jeter son bonnet par-dessus les moulins, son esprit à la tête des imbéciles et ses créanciers dans les escaliers! Avoir à soi les plus jolies filles de Paris, les plus beaux chevaux du monde et les meilleurs vins de France! Qu'y a-t-il de plus charmant! Si nous n'avions pas la fète, mais, mon cher, j'irais noyer dans un tonneau de Malvoisie mon marquisat et la tristesse de vivre! On n'a rien encore trouvé de mieux : faire la fète! Bravo! — Frandor, prêtez-moi cent mille francs!

FRANDOR

Pour quoi faire?

LE MARQUIS

Pour les repasser à Fleurande.

FRANDOR, riant

Jamais de la vie!

LE MARQUIS

Je serais pourtant capable de vous les rendre.

FRANDOR

Quand donc?

LE MARQUIS

Après ma mort! (Jean rentre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN

LE MARQUIS

Voici Monsieur Préval! A quand votre premier discours, Monsieur le député? Il ressemblera sans doute à celui d'hier soir?

JEAN

Impossible de fixer une date. On ne fait pas de bulletins de victoire avant de livrer bataille.

LE MARQUIS

N'importe! Nous en entendrons de dures, j'imagine, quand vous serez à la tribune. Car vous ne devez pas être un royaliste convaincu.

FRANDOR

Monsieur est un jacobin révolutionnaire.

JEAN

Mon Dieu, Monsieur le duc, Sa Majesté ne m'a jamais créé chevalier de saint Louis. D'ailleurs, le roi est mort.

LE MARQUIS

Il va revenir.

JEAN

Dans les bagages de quels alliés?

FRANDOR

Vous faites de l'esprit, Monsieur le secrétaire.

(Il se détourne.)

JEAN, sans répondre, au marquis

J'oubliais de vous dire, Monsieur, que mon maître vous prie de le rejoindre : il est dans son bureau.

LE MARQUIS

J'y vais! Vous m'excusez, Frandor!

FRANDOR

Faites donc!

SCÈNE V

FRANDOR, JEAN

FRANDOR

Il me paraît, Monsieur, que nous ne pensons pas toujours de même sur certains sujets.

JEAN

Croyez, Monsieur le duc, que je le regrette.

FRANDOR

Je le regrette moins que vous et n'y attacherais pas d'autre importance, si certain sujet n'était de nature à produire entre nous un malentendu.

JEAN

Puis-je vous demander?...

FRANDOR

C'est Mademoiselle de Riviers.

JEAN

Ah!

FRANDOR

Ce nom doit vous indiquer ce que je veux dire. Il est évident que vous lui faites la cour, ce qui pour tout homme de mon monde doit paraître déplacé. De plus, je ne vous cacherai pas que Mademoiselle de Riviers m'inspire des sentiments sur lesquels je n'ai pas à m'expliquer avec vous, mais qui suffisent pour que je vous prie d'être plus réservé à l'avenir vis-à-vis de cette jeune fille.

JEAN

Il suffit, Monsieur. Je ne juge pas devoir recevoir vos remontrances, ni avoir à vous rendre compte de mes actes.

FRANDOR, se retenant

Sans doute, encore que je n'aie pas à supporter votre morgue. Je suis ici chez un de mes amis et il me suffirait d'un mot pour vous faire mettre à la porte.

JEAN

Dites-le donc !

FRANDOR

Il ne me plaît pas ! Entre nous il s'agit d'une femme : je veux bien vous croire mon égal en cette occasion et vous demander la raison de votre conduite.

JEAN

Je me refuse à vous la dire.

FRANDOR

Prenez garde !

JEAN, hautain

A quoi !

FRANDOR

Monsieur Préval, vous tenez, paraît-il, à me

chercher querelle. Il me déplaît de vous entendre parler sur ce ton. Je vous prie de vous considérer comme giflé.

(Sabine vient d'apparaitre à gauche. Elle se cache derrière la tenture de la porte en entendant cette phrase.)

JEAN

A vos ordres, Monsieur.

FRANDOR

La raison de notre rencontre sera votre opinion sur la politique royaliste. (Jean s'incline sans répondre.) Je vais vous envoyer deux de mes amis.

(Frandor sort à droite.)

SCÈNE VI

JEAN, SABINE

SABINE, entrant

Jean!

JEAN, effrayé

Toi, ici! Que me veux-tu?

SABINE

Tu te bats en duel avec le duc?

JEAN

Tu nous écoutais!

SABINE

Non! j'ai entendu par hasard. Tu ne dois pas nier.

JEAN

C'est vrai, je me bats! Après?

SABINE

Le motif?

JEAN

Raison politique.

SABINE

Ce n'est pas vrai! Ça, c'est la raison pour le monde. La véritable raison, c'est une femme.

JEAN

Tu te trompes.

SABINE

Non, je ne me trompe pas : cette femme, c'est ma sœur.

JEAN

Tu es folle !

SABINE

Voyons, Jean ! Ne cherche pas à éviter une explication qui est douloureuse mais que nous devons avoir !

JEAN

C'est une scène que tu me cherches. Celle d'hier soir ne te suffit pas. Je t'assure que je ne suis pas disposé à la supporter.

SABINE

Mon pauvre ami, tu deviens méchant. Non, ce n'est pas une scène que je veux. Mon amour a trop souffert pour avoir encore le courage de se débattre contre toi. Je sens bien que tu ne m'aimes plus. Cette fois, c'est fini.

JEAN

Voyons, Sabine. Tu me fais beaucoup de peine en me disant cela.

SABINE

Ah ! tu auras beau protester, je sais bien que c'est fini : tu ne m'aimes plus.

JEAN

Tu répètes toujours la même chose!

SABINE

Parce que c'est la vérité et qu'il n'y a pas deux façons de la dire. Tu ne m'aimes plus, tu ne m'as peut-être jamais aimée. Et maintenant tu vas faire le malheur de ma sœur et je ne pourrai pas l'empêcher!

JEAN

Contre de pareilles attaques il n'y a pas à se défendre.

SABINE

Ne te défends pas. Je ne te croirais plus. Tu m'as trop fait souffrir et je te connais trop pour être encore ta dupe. Tu vois, je ne pleure pas, je n'ai pas de crise de nerfs. Je suis calme, — et je suis décidée.

JEAN

Décidée à quoi?

SABINE

A détourner Julienne de ton amour.

JEAN

Décidément, tu y tiens!

SABINE

Oui, car mon amour m'a rendue clairvoyante. Ah! tu as su cacher ton jeu, au début. Ton ambition a pu me tromper, car tu n'es qu'un ambitieux, tu n'es même qu'un arriviste.

JEAN

Arriviste, soit! Si par ce mot tu veux dire que j'ai la volonté de sortir de ma condition, de me créer une puissance et d'utiliser ce que mes ancêtres ont mis en moi d'intelligence et de ténacité, pour agrandir le patrimoine qu'ils m'ont légué, tu as raison? Mais, je ne serai plus un arriviste quand je serai un arrivé.

SABINE

Tu es un homme sans impulsion. C'est ta volonté froide et ton intelligence qui te font agir. Pourquoi alors es-tu venu à moi?

JEAN

Parce que je t'aimais, Sabine. Je t'ai aimée du premier jour où je t'ai vue, parce que tu es belle, intelligente et noble.

SABINE

Noble! Tu m'as donc aimée par orgueil pour mon titre?

JEAN

Non, le plébéien que je suis n'a pas été aveuglé par un vain mot. Ce sont des choses auxquelles nous ne croyons plus.

SABINE

Vous voudriez vous en persuader, mais vous êtes tous fascinés par un titre de noblesse!

JEAN

Pas moi, je te le certifie. C'est ta seule noblesse d'âme qui m'a attiré. Oui, je t'aimais pour cela. De tous mes désirs de gloire, de fortune et de puissance, tu réalisas le meilleur : le désir de bonté. Tous les hommes ont une heure où le sentiment triomphe du scepticisme et de l'orgueil : tu es venue à cette heure-là.

SABINE, rêveuse

Peut-être!

JEAN

Il faut me comprendre, Sabine, sinon pour excuser mes fautes, du moins pour me pardonner le mal que je t'ai fait. J'ai trop souffert dans ma jeunesse besogneuse et j'ai trop vu souffrir autour de moi des êtres qui m'étaient chers. Je me suis promis d'être riche, parce que j'ai vu que la richesse seule me permettrait d'aider les

miens et de vivre une vie grande et belle. Tu vois que je ne suis pas méchant.

SABINE

C'est ton ambition qui te rend méchant. Tu ne vois pas ceux que tu blesses pour arriver à ton but.

JEAN

Que veux-tu ! Je dois lutter contre la jalousie de tant d'adversaires et la puissance de tant de parvenus.

SABINE

Tu rencontreras quelque jour plus fort que toi.

JEAN

J'ai confiance en mon étoile !

SABINE

Prends garde ! Tu as trop d'orgueil. Te crois-tu donc de taille à lutter contre tous ?

JEAN

Pourquoi pas ? Quelle force ai-je à craindre ? J'aurai bientôt celle du pouvoir et celle de l'argent après.

SABINE

Tu es donc sûr de toi ? Et ton élection ?

JEAN

Je suis sûr de moi, mais point des autres et mon élection dépend de tout le monde.

SABINE

C'est-à-dire ?

JEAN

C'est-à-dire que dans six jours a lieu le vote, que mon adversaire a autant de voix que moi, que je devrais être là-bas pour conduire ma campagne électorale et que je n'y suis pas parce que mon devoir m'oblige à rester ici. Pour la première fois depuis longtemps je sens une force que je ne puis pas vaincre.

SABINE

Mais pars demain. Mon mari te le permettra !

JEAN

Partir demain ! Je ne le peux pas.

SABINE

Qui donc te retient... Oh ! je comprends !... Ce duel avec le duc.

JEAN, bas

Oui! ce duel... Mais aussitôt après, je pars ..

SABINE

Et si tu es blessé? (Jean ne répond pas.) Mais d'ailleurs pourquoi ce duel?... Tu ne veux pas me le dire?...

JEAN

Je te l'ai déjà dit... raison politique.

SABINE

Comme tu mens mal, Jean!... Le duc fait la cour à ma sœur, alors la jalousie lui a fait voir et comprendre ce que moi aussi j'ai deviné.

JEAN

Encore une fois tu te forges des chimères. C'est une obsession chez toi, cette idée de mariage.

SABINE

Si ce n'était pas vrai, tu trouverais des mots et des raisons pour me persuader. Tu ne sais même pas te disculper.

JEAN

Me disculper d'une faute que je n'ai pas commise!

SABINE

D'ailleurs, le voudrais-tu, tu ne pourrais pas épouser Julienne. Mon père ne consentirait pas à une mésalliance.

JEAN

Ta sœur est majeure et je la crois assez décidée pour diriger sa vie comme elle l'entend.

SABINE

Tu vois, tu ne nies plus à présent... tu discutes...

JEAN

Je discute... je discute... Ah! laisse-moi, tiens!

SABINE

Aie donc le courage de tes opinions et de tes actes... Tu aimes ma sœur Julienne... Tu es peut-être son amant!

JEAN, très froid

Je te jure que non.

SABINE

Alors, tu seras son mari! (Jean ne répond pas.) Je serais donc ta belle-sœur après avoir été ta

maîtresse. Je te verrais aimer une autre femme, nos deux vies continueraient à se coudoyer et notre amour serait mort! Non, non, jamais! Ce n'est pas vrai, Jean, tu m'aimes encore... (Jean semble en proie à une lutte violente. Il reste cependant impassible et réfléchit. Alors Sabine pousse presque un cri :) Jean!

JEAN

Quoi?

(Julienne entre à gauche.)

SABINE, voyant sa sœur

Rien... Voici ma sœur.

SCÈNE VII

JEAN, SABINE, JULIENNE

JULIENNE, entrant à gauche

Je ne trouve plus cette carte d'adresse; mais je crois me souvenir que c'est rue Boissy d'Anglas.

SABINE

Je te remercie, ma chérie, je... je te remercie.

JULIENNE

Qu'as-tu donc?... On dirait que tu as la fièvre!

SABINE

Moi, mais non, ma chérie, je n'ai rien.

JEAN

Madame n'a pas d'autres ordres à me donner?

SABINE, lentement

Non, Monsieur Préval, non... pas d'autres ordres... je vous remercie. (Elle le congédie.)

SCÈNE VIII

SABINE, JULIENNE

JULIENNE

Mais je t'assure que tu es tout agitée!... As-tu des ennuis?

SABINE

Mais non... mais non... Seulement...

JULIENNE

Et puis, ta façon singulière de renvoyer Monsieur Préval... As-tu quelque chose à lui reprocher?

SABINE

Mais pas du tout... Monsieur Préval est parti de son propre gré... Il est même sorti à ton entrée...

JULIENNE

Est-ce que c'est moi qui le fais fuir?

SABINE, la regardant

Je ne sais pas... Dis-moi, Julienne, qu'est-ce que tu penses de Monsieur Préval?

JULIENNE

Beaucoup de bien...

SABINE

Comme homme du monde?

JULIENNE

Comme homme, tout simplement.

SABINE

Ah!... Tu le juges très supérieur.

JULIENNE

Supérieur à qui? Je n'aime pas les comparaisons. Monsieur Préval me paraît un homme

au-dessus de sa condition par sa valeur morale, qui ne doit qu'à lui-même d'être ce qu'il est et qui sait garder la juste mesure de ses actes et de ses paroles, avec tous ceux qui l'approchent.

SABINE

Quel enthousiasme !

JULIENNE

Où vois-tu de l'enthousiasme ? Non !... Mais tu reconnaîtras qu'il vaut bien... et même mieux que les hommes de notre monde, dont la moralité a de singulières indulgences pour les défauts de notre caste et qui nomment fantaisies ce qui chez d'autres moins privilégiés ou moins arrogants s'appelle des vices.

SABINE

Comme te voilà devenue plébéienne ! Est-ce ton amitié pour Monsieur Préval ?

JULIENNE

Encore !... Mes rapports avec lui paraissent te préoccuper outre mesure.

SABINE

La pensée qu'il pourrait te compromettre ne te vient-elle jamais à l'esprit ?

JULIENNE

Plaît-il ?... Voilà, ma chère, une insinuation dont je ne te remercie pas.

SABINE

Mais c'est pour toi que je crains !

JULIENNE

Dans notre monde, on ne compromet une femme que dans la mesure où elle le permet.

SABINE

Comme tu connais peu les hommes !

JULIENNE

Tu les connais donc si bien ?

SABINE

Hélas !

JULIENNE

D'ailleurs, je crois Monsieur Préval au-dessus de pareils calculs.

SABINE

Tu oublies qu'il est pauvre et ambitieux.

JULIENNE

Quel ton de rancune tu prends pour me parler de lui.

SABINE

De la rancune, oh non!... C'est de la prévoyance.

JULIENNE

Qui donc a instruit ton expérience?

SABINE

Tu oublies qu'il y a toujours des illusions mortes dans le cœur d'une femme qui a aimé.

JULIENNE

Tu as aimé? Qui donc?

SABINE

Mais... mon mari.

JULIENNE

Et tu ne l'aimes plus?

SABINE

Ne parlons pas de moi, veux-tu? Mais toi,

ma chérie, tu ne songes pas à te marier? (Elle s'assied et force Julienne à s'asseoir près d'elle.)

JULIENNE

Pourquoi tout à coup cette question?

SABINE

Réponds-moi.

JULIENNE

Je ne sais pas... On y pense parfois... sans le savoir.

SABINE

As-tu le désir de te marier?

JULIENNE

Je ne suis pas pressée.

SABINE

Tu cherches à éluder ma question. Alors, tu ne te dis pas qu'il y a un homme que tu voudrais épouser, et quand tu le vois, tu ne te sens pas heureuse?

JULIENNE

Mais, Sabine, tu es folle... Tu oublies que je suis une jeune fille.

SABINE, dure

Non... mais tu ne vois pas que tu es une femme.

JULIENNE

Que veux-tu dire?...

SABINE

Je ne veux rien dire... C'est toi qui me comprends mal.

JULIENNE

Non, Sabine, je comprends très bien. Je sens qu'il y a entre nous quelque chose de douloureux, je sens que tu veux me faire dire des choses que je ne pense pas et peut-être prononcer un nom...

SABINE

Que tu ne veux pas prononcer.

JULIENNE

Il n'y a pas de nom que je ne veux pas prononcer.

SABINE

C'est bien... oublions cette discussion... Si tu manques de confiance envers ta sœur, j'attendrai que la vie te force à parler quand il sera trop tard.

JULIENNE

Tu me désespères, mais je n'ai rien à te dire. Je te jure que je n'aime personne!

SABINE

Pas même le duc de Frandor?

JULIENNE, froide

Lui... non... Il m'est tout à fait indifférent...

SABINE

Tu le détestes?

JULIENNE

Non... Mais je ne pensais vraiment pas à lui.

SABINE

Tu pensais à un autre? (Tendre.) Laisse parler ton cœur, sœurette, dis-moi le grand secret que tu défends contre moi. Tu oublies que, depuis la mort de maman, je l'ai remplacée près de toi... Et si mon mariage nous a un peu séparées, mon affection pour toi est toujours la même. Je t'aime bien, Julienne, et je te voudrais si heureuse! Alors, j'ai peur de te voir poser trop hâtivement des actes graves et irréparables.

JULIENNE, lentement

Je n'aime personne, Sabine.

SABINE, de même

Même pas Monsieur Préval?

JULIENNE, se levant toute droite

Lui!... Oh!... Sabine...

SABINE, insistant âprement

Tu ne l'aimes pas?

JULIENNE

Non!

SABINE, après un silence

Ah!... C'est bien... je croyais...

(Julienne, sans rien ajouter, sort à gauche. Sabine est seule en scène : elle réfléchit un instant, fait un geste d'impatience, se passe la main sur le front. Elle se regarde dans une glace, les lèvres pincées, et machinalement rétablit sa coiffure, puis lentement elle va se rasseoir. Silence prolongé. Entre, à droite, Philippe.)

SCÈNE IX

SABINE. PHILIPPE

PHILIPPE

Ma chère amie, vous n'oubliez point, n'est-ce pas, que nous dînons chez le duc d'Armel ?

SABINE

Que c'est donc fastidieux, ces continuelles invitations! Aucun moyen de se désister?... — Ce soir, précisément, je ne suis guère disposée à aller dans le monde.

PHILIPPE

Êtes-vous souffrante?

SABINE

Non, mais j'ai des ennuis.

PHILIPPE

Y a-t-il indiscrétion à s'en enquérir?

SABINE

Je viens d'avoir une longue conversation avec ma sœur.

PHILIPPE

A quel sujet?

SABINE

Depuis quelque temps, je remarque dans les rapports entre ma sœur et Monsieur Préval, votre secrétaire, des nuances qui me déplaisent.

PHILIPPE

Vous m'intriguez.

SABINE

Je m'en suis expliquée avec Julienne, qui a opposé une dénégation formelle à mes observations.

PHILIPPE

Je m'y attendais un peu. Mais alors, vous voilà complètement tranquillisée. D'ailleurs, ma chère amie, un pareil manque de tact m'aurait fort étonné de la part de Monsieur Préval.

SABINE

Avec l'éducation qu'il a dû recevoir !

PHILIPPE

Pardon, avec celle qu'il s'est donnée. Et je vous certifie qu'elle est meilleure que vous ne pensez. A coup sûr, il est fort perspicace et trop

avisé pour ne pas comprendre qu'une incartade vis-à-vis de votre sœur, que cela ne saurait d'ailleurs atteindre, ne pourrait manquer de lui attirer des ennuis... dont le moindre serait d'être flanqué à la porte.

SABINE

Je voudrais vous croire.

PHILIPPE

Vous vous alarmez à tort, soyez-en certaine. Je connais Préval mieux que vous-même. C'est un garçon que j'apprécie infiniment et dont on peut utiliser jusqu'aux défauts. Sans doute, il est orgueilleux, assez pour en faire un homme entreprenant, pas assez pour en faire un coquin. Son jugement est d'une étonnante promptitude, mais je le crois trop sûr de lui-même pour cacher ses actions sous un masque d'hypocrisie; or, je n'ai rien remarqué dans sa conduite qui justifiât vos appréhensions.

SABINE

Eh bien! faites-moi le plaisir d'observer son attitude en présence de ma sœur.

PHILIPPE

Elle est fort respectueuse, à coup sûr.

SABINE

Mais aussi fort empressée.

PHILIPPE

Vous exagérez. Il lui rend les menus services qu'une jeune fille est en droit d'attendre d'un homme qui, sans être un domestique, n'est pourtant pas son égal.

SABINE

Je crois cette conduite fort peu goûtée par le duc de Frandor!

PHILIPPE, souriant

Vous verrez, à vous entendre, que d'ici peu tous les hommes qui nous entourent seront amoureux de votre sœur.

SABINE

Non, mais le duc ne cache guère sa pensée.

PHILIPPE.

Où serait le mal?

SABINE

Mon Dieu, mon cher ami, je croyais que vous aviez remarqué ce qui ne m'a pas

échappé. Puisque je me suis trompée, je vais vous dire mes craintes. Certes, je ne voudrais pas avoir l'air à vos yeux de tout prendre au tragique, mais je crains entre Monsieur Préval et le duc de Frandor un conflit regrettable, dont ma sœur pourrait être la raison et n'importe quoi, le prétexte.

PHILIPPE

C'est-à-dire?

SABINE

Le hasard m'a mis en possession d'un demi-secret : le duc et Monsieur Préval doivent se battre en duel.

PHILIPPE

Ah!... Et connaissez-vous la raison?

SABINE

En apparence une raison politique... que d'ailleurs je ne connais pas exactement. En réalité, je suis certaine qu'il y a une femme dans cette rivalité.

PHILIPPE

Êtes-vous certaine que cette femme soit votre sœur?

SABINE

Non, mais je n'en vois guère d'autre qui puisse...

PHILIPPE

Mon Dieu, il ne manque pas de femmes à compromettre... La duchesse d'Armel est la maîtresse de Frandor et...

SABINE

En quoi cela motiverait-il une rencontre entre Monsieur Préval et le duc ?

PHILIPPE

Sans doute, quelque propos fâcheux tenu par mon secrétaire. Je sais le duc assez galant homme pour oublier en pareille circonstance ce qui le sépare de Préval.

SABINE

Ma supposition ne vous paraît-elle pas plus fondée ?

PHILIPPE

Si peu fondée, ma chère amie, que je ne puis m'y arrêter sans trouver mille raisons de ne pas y croire. J'y vois trop d'invraisemblance.

SABINE

Laquelle, je vous prie?

PHILIPPE

Mais à supposer un instant que Préval eût pour votre sœur un sentiment voisin de l'amour, vous semblez oublier que la noblesse de Mademoiselle de Riviers la met à l'abri de pareilles avances. Nul ne le sait mieux que moi, qui ai l'honneur d'avoir épousé la sœur de Julienne de Riviers. (Il s'incline légèrement.)

SABINE

Ne croyez-vous pas qu'à de certains jours la gloire d'un titre et l'orgueil d'un nom puissent oublier ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, devant la force invincible de la passion et de l'amour?

PHILIPPE, très froid

Non, Madame, je ne puis supposer qu'une femme de notre monde oublie son devoir. Ce serait l'insulter que d'en avoir seulement le soupçon et je n'insulte jamais une femme.

(Jean et Julienne entrent à gauche.)

SCÈNE X

SABINE, PHILIPPE, JEAN, JULIENNE

JULIENNE, entrant, à Jean

Je vous remercie, Monsieur Préval, je me procurerai moi-même cet ouvrage. (A sa sœur.) Au revoir, Sabine, je te retrouverai ce soir chez le duc d'Armel. Je rentre m'habiller. Mon père m'attend en bas avec le duc de Frandor. A tantôt, Monsieur mon beau-frère. (Elle sort sans saluer Préval.)

PHILIPPE, à Sabine

Elle est plutôt cassante avec lui : elle ne l'a pas salué en sortant. Je vous assure, vous faites erreur.

SABINE

Puissiez-vous avoir raison, mon ami.

(Elle sort à la suite de sa sœur.)

SCÈNE XI

PHILIPPE, JEAN

PHILIPPE

Avez-vous des nouvelles de votre campagne électorale? J'imagine que nous faisons de considérables progrès.

JEAN

Moins qu'il ne serait désirable. Mon agent à Vigneux m'écrit que mon absence est très commentée. Je devrais être dans le pays.

PHILIPPE

Partez donc aussitôt. Je me priverai de vos services quelques jours. Aussi bien devrons-nous prendre le parti d'une séparation prochaine...

JEAN

Malheureusement, je dois rester à Paris quarante-huit heures encore.

PHILIPPE

Ne pouvez-vous vous libérer?

JEAN

Vous le jugerez comme moi impossible, quand vous saurez que je me bats en duel.

PHILIPPE

Avec qui donc?

JEAN

Avec le duc de Frandor.

PHILIPPE

Raison?

JEAN

Politique.

PHILIPPE

Et c'est la seule?

JEAN

Absolument.

PHILIPPE

Rien d'autre n'a pu?...

JEAN

Non, rien... Le duc a trouvé un peu vifs certains de mes avis sur la politique du parti royaliste.

PHILIPPE

Vous attaquez votre parti?

JEAN

Je le juge.

PHILIPPE

Vous avez tort.

JEAN

J'ai toujours trouvé, Monsieur, trop d'obéissance passive dans la politique de notre parti. Il ne faut point que de la sorte chacun annihile sa personnalité.

PHILIPPE

Quand on sert une cause, on doit la servir aveuglément.

JEAN

Mais avec clairvoyance.

PHILIPPE

Hé! cela vous passera!

JEAN

Je n'y compte pas, et j'espère être plus utile en restant tel que je suis. En attendant, je partirai donc dès que cette affaire sera terminée.

PHILIPPE

Je vous laisse libre d'agir à votre guise.

(Entre Enguerrand, à droite.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, ENGUERRAND

ENGUERRAND

Bonjour. Où est Sabine?

PHILIPPE

Elle s'habille. — Tu as l'air agité...

ENGUERRAND

Il me faut un renseignement de toilette.

PHILIPPE

Bah ! — Pour toi ?

ENGUERRAND

Non ; devine...

PHILIPPE

Sans doute, pour Madame Freeman ?

ENGUERRAND

Parfaitement.

PHILIPPE

Et Bobette alors ?

ENGUERRAND

Quoi, Bobette ?

PHILIPPE

Tu l'as mise à pied ?

ENGUERRAND

Et au trot!

PHILIPPE

Alors, tu épouses?

ENGUERRAND

Bobette?

PHILIPPE

Non, Madame Freeman...

ENGUERRAND

Jamais de la vie!

(Il remonte avec Philippe.)

PHILIPPE

Dites-moi, Monsieur Préval, quel est donc le titre du dernier roman de Charmont?

JEAN

« Celles qui nous trompent! »

TELLE EST LA FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

SABINE, JEAN, PHILIPPE, Mme FREEMAN, CHARMONT, ENGUERRAND, JULIENNE, LE MARQUIS.

(Après un diner très intime. Les personnages sont disposés comme suit : à droite, premier plan, le marquis et Jean. A gauche, autour d'une table, Sabine, Mme Freeman, Julienne. Derrière la chaise de Sabine, Charmont ; derrière celle de Julienne, Philippe; à côté de Mme Freeman, Enguerrand.)

LE MARQUIS

Toujours pas de nouvelles de cette élection, Monsieur Préval ?

JEAN

Non, Monsieur. Généralement on connait le résultat du scrutin vers neuf heures du soir. Il en est presque dix.

LE MARQUIS

Ce qui vous fait croire à...

JEAN

Un échec.

LE MARQUIS

Cela ne semble pas vous émouvoir outre mesure.

JEAN

Mon Dieu ! non, Monsieur. J'ai fait, je crois, tout ce qu'il était humainement possible de faire. Jusqu'à la dernière heure, j'ai été sur la brèche. J'ai quitté Vigneux ce matin, au moment du scrutin. A l'heure actuelle, le sort en est jeté. Il serait, me paraît-il, superflu de s'abandonner à l'agitation.

LE MARQUIS

Vraiment, je vous admire.

JEAN, s'inclinant

Monsieur...

LE MARQUIS

Et mon admiration est d'autant plus sincère qu'elle date de peu. Auparavant, je vous l'avoue, je vous considérais comme un inférieur social. Vous avez fait preuve de tant de qualités, de tant de qualités françaises et chevaleresques que, vraiment, vous m'avez paru digne d'un nom supérieur au vôtre...

JEAN

Je me contente du mien, Monsieur.

LE MARQUIS

Je sais, vous êtes fier. Cela ne me déplaît point. Vous savez, nous autres, que la fête et les devoirs mondains empêchent d'approfondir certaines questions, nous en arrivons à ne plus attribuer d'importance qu'à certains gestes. Et vous en avez de magnifiques! Plébéien, vous défendez le roi, et vous êtes sincère. Puis, ce duel avec Frandor : blesser Frandor, hé! je connais des clubmen qui s'en feraient un fameux titre de gloire...

JEAN

Oh! Monsieur! — Il va tout à fait bien, Monsieur de Frandor?

LE MARQUIS

Tout à fait bien est peut-être exagéré. Il en a pour six semaines, au minimum. Vous l'avez mal arrangé! Mais le coup était joli : parade de seconde, puis coup droit inattendu dans la ligne basse, c'était très neuf... et assez dangereux pour vous...

JEAN, souriant

Je ne l'ai peut-être pas fait exprès...

LE MARQUIS

Ce n'est jamais exprès que l'on a du courage!

SABINE, de loin, à Jean

Toujours pas de nouvelles, Monsieur Préval?

JEAN, traversant la scène, suivi du marquis

Toujours pas, Madame.

PHILIPPE

Il peut en venir encore...

JEAN

J'en doute. Ce sera partie remise... avec votre assentiment, Monsieur.

PHILIPPE

Comment donc!

Mme FREEMAN

Vous avez de la persévérance, Monsieur.

JEAN

N'en avez-vous point, Madame?

ENGUERRAND

Et moi donc!

Mme FREEMAN

Vous, pourquoi?

ENGUERRAND

Mais pour vous avoir décidée à...

Mme FREEMAN

Chut! Attendez la publication des bans.

CHARMONT

C'est tout à fait décidé, ce mariage?

ENGUERRAND

Qui ne serait décidé!

Mme FREEMAN

Vous parlez pour qui?

ENGUERRAND

Pour moi, naturellement. Savez-vous bien, ma chère amie, que vous êtes une femme extraordinaire. — Avec vous on ne sait jamais à quoi s'en tenir... Il m'a fallu une terrible volonté — ça doit vous faire plaisir, Charmont! pour être autorisé à vous faire la cour... Mais j'avais cette volonté!

CHARMONT

Oui, vous avez beaucoup de volonté, vous... (A part.) Mais ce n'est fichtre pas en lui qu'il a été la trouver!

(A ce moment, les groupes se sont désagrégés. Mouvement. Les trois femmes restent ensemble.)

LE MARQUIS, à Charmont

Mon cher, votre succession est exquise! Et j'adore Gilberte. C'est vous qui l'avez rendue ainsi?

CHARMONT

Non. elle est ainsi naturellement.

LE MARQUIS

Je l'adore, vous savez.. Je la trompe à peine.

CHARMONT

Et elle?

LE MARQUIS

Oh! elle, cela n'a pas la moindre importance. Mais pourquoi donc l'avez-vous quittée? (Ils continuent à parler.)

PHILIPPE, à Enguerrand

Tu as décidément renoncé à Bobette?

ENGUERRAND

Ah! oui, par exemple! Quelle grue!

PHILIPPE

Mais non! Mais non!

ENGUERRAND

Elle était d'un vulgaire... Et puis, j'aime énormément Madame Freeman et j'espère l'épouser très prochainement...

(Pendant toute cette scène, Jean, à l'extrême gauche, feuillette tranquillement des revues.)

JULIENNE, à Sabine

Tu as l'air souffrante, ma chérie, qu'as-tu?

SABINE

Mais pas du tout. C'est toi, au contraire, qui me paraîs bien nerveuse...

JULIENNE

Quelle idée... Je n'ai rien.

Mme FREEMAN

Mais oui, vous avez l'air toutes drôles, toutes les deux... comme si vous aviez du chagrin...

SABINE

Non ! — Mais depuis cet accident, je suis un peu nerveuse...

Mme FREEMAN

Oui. Et, d'ailleurs, il est bien tard : je suis indiscrète...

SABINE

Ne croyez pas...

UN DOMESTIQUE, entrant

Une dépêche pour Monsieur Préval.

JEAN

Ah ! — Donnez... (Moment de silence. Attente. Jean décachète la dépêche avec un calme un peu affecté,

la lit sans que son visage trahisse la moindre émotion, la replie, la met dans sa poche, relève les yeux.)

PHILIPPE

Eh bien?...

JEAN

J'ai seulement soixante-treize voix de majorité.

CHARMONT, à part

Quel merveilleux acteur!

ENGUERRAND

Élu alors.

JULIENNE pousse un demi-cri, veut se lever, porte la main au cœur

Mon Dieu... j'ai là... Il fait étouffant ici...

SABINE a seule remarqué le geste de Julienne, tous les autres s'étant avancés vers Jean et le félicitant : poignées de main, etc.

Hé! ma chère, qu'avez-vous donc? La cause du roi semble beaucoup vous émouvoir...

JULIENNE

Mais pas plus que vous, ma chère sœur : vous êtes toute tremblante...

SABINE

C'est de vous voir souffrante...

LE MARQUIS, à Jean

Voilà une belle victoire, Monsieur. Vous serez le lion du parti. (Remarquant la scène entre Sabine et Julienne.) Qu'est-ce donc?

SABINE

Julienne est souffrante... (Mouvement d'attention.)

JULIENNE

Non, je... (Elle veut se lever et retombe.)

PHILIPPE

Mais cette enfant va se trouver mal; elle ne peut pas rentrer dans cet état-là! Elle demeurera ici...

SABINE

Certainement... Viens, ma chérie...

JULIENNE

Non... non...

LE MARQUIS

Sois raisonnable, petite fille... Ta maman te

soignera bien mieux que ton vieux papa... (Sabine entraîne Julienne dans son appartement.)

CHARMONT, à part

Les femmes sont très impressionnables dans la famille...

Mme FREEMAN, à Jean, à part

Je crois que vous n'êtes pas étranger à mon mariage... Merci! Et bonne chance, mon cher...

PHILIPPE, à Sabine qui rentre

Eh bien?

SABINE

Rien. Un éblouissement. Elle veut rester seule.

Mme FREEMAN

Darling, nous vous laissons... Le vicomte me reconduit.

LE MARQUIS, à Charmont

Vous allez au cercle? (Charmont fait oui, de la tête.) Allons-y ensemble. J'ai des renseignements à vous demander sur Gilberte...

(Poignées de main, salutations; Enguerrand et Mme Freeman sortent, suivis du marquis et de Charmont.)

LE MARQUIS, en sortant

D'abord pourquoi m'appelle-t-elle toujours Coco?

CHARMONT

Parce que les plumes qui vous restent sont encore vertes ! (Ils sortent.)

SCÈNE II

PHILIPPE, SABINE, JEAN

PHILIPPE, à Sabine

L'attitude de Julienne est vraiment étrange... (A Jean.) J'espère que vous êtes heureux, Monsieur...

JEAN

Extrêmement heureux. Mais jamais je n'oublierai ce que je vous dois...

PHILIPPE

Ne parlons pas de cela, voulez-vous?

SABINE, à Jean

L'indisposition de ma sœur...

JEAN

Rien de grave, Madame?

SABINE

Un bobo. Mais je le déplore d'autant plus qu'il m'a empêchée d'être la première à vous féliciter. J'ai pour vous beaucoup de sympathie, Monsieur. Et ma maison vous sera toujours ouverte.

JEAN

Votre sympathie m'est extrêmement précieuse, Madame. Et je n'oublierai point vos paroles. Demain, il me faudra chercher un toit et me lancer dans la bataille...

SABINE

Quoi, demain déjà?

JEAN

Il le faut, Madame. C'est, hélas! la dernière fois que je suis, — pardonnez-moi le mot qu'ont justifié votre bonté et la bienveillance de Monsieur de Breteuil — que je suis votre hôte.

PHILIPPE

Vous serez toujours le bienvenu, mon cher ami...

JEAN

Je vous dis le bonsoir, Madame.

SABINE

Bonsoir, Monsieur.

PHILIPPE, riant

Et faites des rêves de gloire, Monsieur le député !

(Jean sort lentement par le jardin d'hiver.)

SCÈNE III

SABINE, PHILIPPE

PHILIPPE

Vous me paraissez lasse, mon amie. Votre santé m'inquiète...

SABINE

Ce n'est rien... Mais vous-même êtes préoccupé...

PHILIPPE

Oui, j'avoue que l'attitude de Julienne...

SABINE

Ah!

PHILIPPE

Nous reparlerons de cela demain... La très bonne nuit, ma chère amie... (Il lui baise la main.)

SABINE

Bonsoir...

(Philippe entre dans son appartement. Sabine tourne le commutateur électrique. Obscurité. Elle hésite un moment, puis rentre dans son appartement dont elle ressort presque immédiatement.)

SCÈNE IV

SABINE, PUIS JEAN

SABINE

(Elle va vivement vers le jardin d'hiver; sur le seuil elle crie à voix étouffée.)

Jean!... Jean!... — Il ne m'entend pas... (Plus haut.) Jean!... (Elle se prépare à entrer dans le jardin d'hiver. Jean paraît.)

JEAN, très froid

On m'appelle... Ah! c'est vous... Qu'y a-t-il?

SABINE

Tu vas t'en aller et tu me demandes ce qu'il y a! Jean, c'est comme si la mort entrait dans mes veines... Oh! pourquoi me regardes-tu ainsi... tu ne vois donc pas que je souffre?... Jean... Jean... Pourquoi ne m'aimes-tu plus?...

JEAN

Ma chère amie, il y a des choses que vous ne comprenez pas ou plutôt que vous ne voulez pas comprendre, car vous n'êtes pas assez dépourvue de tact...

SABINE, égarée

Des choses... des choses...

JEAN

Oui : je viens, grâce à votre mari, d'être élu député. Ce n'est pas le moment de...

SABINE, avec un cri

Tu lui as toujours dû tout, à mon mari... C'est ton amour qui a changé, et non pas tes scrupules... Te ne m'aimes plus...

JEAN

En tous cas, il est des moments où votre

attitude est au moins énervante... J'ai d'autres soucis... Laissons-là les... récréations.

SABINE

Qu'est-ce que tu dis?... Jean... Oh!... lâche! lâche... Va-t'en...

JEAN

C'est ce que j'allais faire... Je suis fatigué... Bonsoir, Madame...

SABINE, machinalement

Bonsoir... bonsoir... Monsieur...

(Jean sort.)

SCÈNE V

SABINE, seule

(Elle reste un moment hébétée. Puis descend lentement. Enfin vivement elle remonte et crie encore :)

Oh! Jean!... Jean! Pourquoi y en a-t-il qui sont toujours vaincus?... Jean!... A quoi bon! C'est fini... il va partir... je ne le verrai plus... Si j'allais à lui... Quoi? Une étreinte... rien du cœur... Il ne m'a jamais aimée... (Violemment.) Eh bien! non, il ne sera pas vainqueur

jusqu'au bout... Il ne m'imposera pas... non, dussé-je... (Vivement elle va vers l'appartement de Philippe et, d'abord à voix basse, puis plus haut, appelle.) Philippe... Philippe... Philippe...

(Entre Philippe, surpris et inquiet.)

SCÈNE VI

SABINE, PHILIPPE

PHILIPPE

Qu'y a-t-il?... Quoi, vous, mon amie... dans cette obscurité... (Il veut allumer.)

SABINE

Non, laissez... j'aime mieux cette ombre... Pour ce que j'ai à vous dire...

PHILIPPE.

Mais qu'avez-vous? Vous m'effrayez... Calmez-vous, voyons, Sabine... Calme-toi... Qu'y a-t-il? Julienne?..

SABINE

Julienne repose... C'est d'elle que je veux vous parler...

PHILIPPE

Mon amie, remettons cela à demain. nous avions convenu...

SABINE, avec un cri

Non, pas demain! Savez-vous que demain il serait peut-être trop tard...

PHILIPPE

Que voulez vous dire?... Mettez-vous là, vous êtes toute tremblante...

(Ils s'assoient.)

SABINE, d'une façon saccadée

Il y a ici un danger. Il faut le conjurer à tout prix... Vous avez remarqué comment Julienne...

PHILIPPE

Oui, mais enfin, je ne vois pas ..

SABINE

Julienne aime Monsieur Préval.

PHILIPPE

Elle vous l'a dit?

SABINE

Non, mais je le sais.

PHILIPPE

Ma chère amie, vous ne pouvez en savoir plus que ce qui saute aux yeux... Or, demain, Monsieur Préval quittera cette maison... par conséquent...

SABINE

Il ne faut pas que Julienne le revoie... Et, peut-être, il est trop tard !

PHILIPPE

Mais, enfin, expliquez-vous... Elle n'est pas compromise...

SABINE, violemment

Mais ne savez-vous donc pas que quand un homme comme lui veut quelque chose, coûte que coûte il l'obtient !

PHILIPPE

Il l'aime alors ?

SABINE

J'ignore s'il l'aime. Mais il la veut.

PHILIPPE

Mais, enfin, nous sommes là. Je préviendrai le marquis.

SABINE

La belle précaution ! Julienne est majeure... elle le suivra, parce qu'il sait bien qu'elle est indispensable à son ambition...

PHILIPPE

Vous oubliez que Julienne est votre sœur, Sabine...

SABINE, affolée

Mais vous ne voyez donc pas que c'est justement parce que je ne l'oublie pas...

PHILIPPE, se levant brusquement

Qu'est-ce que vous dites ?.... (Plus bas.) Qu'est-ce que vous dites ?

SABINE

Eh bien ! oui, bas le masque ! Dûssiez-vous, ici même, à l'instant, me tuer, m'écraser... C'est moi qui ne veux pas, à aucun prix, pour rien au monde, que Julienne épouse Monsieur Préval. Et je ne le veux pas, vous entendez, parce que je l'aime, moi, parce que je suis jalouse, moi, moi, moi, Sabine de Breteuil, votre femme, — sa maîtresse !

PHILIPPE

Vous mentez ! Taisez-vous... Oui, vous mentez... Oh ! si je savais... Mais non ! vous exagérez... Oui, peut-être vous l'aimez... mais vous n'avez pas...

SABINE

Je me suis donnée, je me suis donnée, je vous dis ! Corps et âme je lui appartiens. . Tuez-moi à présent ! Mais j'ai dit la vérité...

PHILIPPE, les poings levés

Vous êtes une...

SABINE

Oui, frappez-moi... faites-moi souffrir... écrasez la misérable chose que je suis...

PHILIPPE, allant vers le fond

Et il est là... Je vais...

SABINE, courant à lui

Non ! non ! pas lui... il ne faut pas... je ne veux pas... vous me tuerez avant... il faudra me passer sur le corps, vous entendez... Ne faites pas cela, Philippe... vous êtes bon... n'est-ce pas... il faut savoir... Et puis le scandale, pensez donc !

PHILIPPE

Y avez-vous songé, vous, au scandale, quand vous avez couvert de boue mon nom?...

SABINE

Je n'y ai pas songé. Je n'ai songé à rien. J'ai été à lui dès la première minute...

PHILIPPE

Vous... vous... vous avez fait cela! Vous... et lui, que j'ai comblé de mes bienfaits, que j'ai reçu chez moi... Mais, enfin, non, c'est impossible... je m'égare... je suis fou... Vous m'avez dit cela... ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Sabine?...

SABINE,

presque bas d'abord, puis avec une ardeur croissante

Est-ce qu'on sait comme l'amour vient! Je vous ai épousé, je vous aimais, je croyais vous aimer... j'étais jeune... Ce n'était pas de l'amour... Il est venu, lui... et il m'a prise : j'ai été sa proie. Mon amour fut fait surtout d'admiration... Oui, je l'ai admiré, parce qu'il avait une volonté énorme, prodigieuse, formidable, effrénée... Vous ne comprenez pas... vous, vous êtes seulement bon... Lui n'est pas bon, il est méchant. Mais c'est un vainqueur, comprenez-vous... un vainqueur, c'est-à-dire un homme qui se fait aimer d'une femme en l'étreignant

brutalement dans les mains ardentes d'une inexorable volonté... un vainqueur, c'est-à-dire un homme qui écrase sous ses pas religion, conscience, honneur! Un homme avec lequel on ne raisonne pas... un homme dont on est tout de suite la chose, l'esclave, la pauvre servante d'amour qui mendie un regard, une pensée, une caresse... Voilà ce qu'il est! Voilà ce qu'il a fait de moi! Et sa force a été son manque de préjugé, son absence de toute conscience... Il n'a pas hésité, sachant vos bontés, à me voler à vous... Il a été de l'avant... Il n'a rien vu d'autre que son ambition... Comprenez-vous... Et moi! moi qui l'adore, moi qui donnerais pour lui, parcelle par parcelle, ma chair, mon cœur, mon âme, le pauvre sang ardent de mes veines, la moëlle de mes pensées, moi, dont il s'est servi comme d'un échelon, aujourd'hui il m'écrase, parce qu'il n'a plus besoin de moi... Oh! je ne suis plus honnête, je vous dis cela, non pas parce que c'est la justice, non pas parce que je me repens, non pas pour implorer votre pitié, mais parce que je ne veux pas que ma sœur l'ait à elle! Je vous le dis parce que je suis jalouse à perdre la raison, parce que, sachant qu'il ne m'aime plus, qu'il ne m'a jamais aimée, qu'il me méprise, qu'il s'est servi de moi pour obtenir ma sœur, qu'il se servira de ma sœur pour élever son ambition, qu'il la brisera comme il m'a brisée, parce que moi, sachant

tout cela, rassemblant en mon cœur, de toutes mes forces éperdues, l'horreur qu'il doit me causer, le mépris qu'il doit m'inspirer, le dégoût dont il doit me remplir, je ne peux pas le mépriser, je ne peux pas le haïr... je ne puis que l'aimer... Vous voyez, je suis une misérable femme, je suis la plus odieuse des créatures, une épave, une loque, un haillon lamentable... Mais tout, vous entendez, tout ce que j'ai en moi, mes fiertés, mes pudeurs, et ma misère, et ma honte, et ma faiblesse, et mon abjection, tout cela forme encore ardent, superbe, terrible, le brasier de mon amour, de mon amour, de mon amour...

(Elle s'abat en sanglotant aux pieds de Philippe.)

PHILIPPE, après un très long silence

Ainsi, vous avez brisé ma vie... vous que j'aurais crue la plus honnête et la plus fidèle des épouses... Ainsi, lui, qui a tout reçu de moi, il m'a volé, trahi, sali! Je ne vous méprise même pas... vous me faites horreur par votre lâcheté, par votre ignominie... Mais vous ne savez pas, vous qui me déniez toute volonté, ce dont ma volonté est capable! Et ma vengeance...

SABINE

Non! Je vous en supplie... ma douleur n'est-

elle pas assez pour la satisfaire? Demain, il partira... je vous jure que je ne le verrai plus. Assez... Pensez à votre victoire. Il a fait de moi sa maîtresse, mais il ne me fera pas sa complice... Je vous ai étalé ma honte... j'ai voulu sauver Julienne...

PHILIPPE

Ne prenez plus la peine de mentir... vous ne savez même plus mentir... Et Dieu sait si vous saviez bien! Sauver Julienne, la belle affaire! Mais vous n'y avez pas songé un moment à sauver Julienne! Vous n'avez songé qu'à ne pas le perdre, lui! Vous me l'avez dit tout à l'heure et alors vous étiez sincère... Ma vengeance sera tout autre que vous ne la croyez... Vous tuer, Dieu m'en garde! Le tuer, lui, il n'en vaut pas la peine.

SABINE, avec horreur

Philippe, voulez-vous faire une chose atroce?

PHILIPPE

Comment appelez-vous, Madame, celle que vous avez faite? Il n'y a pas de tache, Madame, sur le blason des Breteuil et ce n'est pas moi qui l'éclabousserai le premier : je n'en ai pas le droit, si j'en ai peut-être le désir... Vous m'avez fort bien, en connaissance de cause, — en

connaissance de cause, n'est-ce pas, Madame? — expliqué ce qu'est la volonté d'un homme pareil. Vous m'avez, fort éloquemment d'ailleurs, montré ce qu'il peut, quand il veut. Les petites faiblesses larmoyantes de Mademoiselle de Riviers me prouvent suffisamment qu'elle aime Monsieur Préval. Vous m'avez prouvé qu'une Riviers, elle aussi, quand elle veut une chose, fût cette chose abominable et malpropre, la veut bien et l'obtient... Allez chercher Julienne, Madame : la circonstance est assez grave pour éveiller cette digne sœur, si son amour ne l'empêche point de dormir.

SABINE

Philippe... écoutez-moi, Philippe...

PHILIPPE

Je vous dis d'aller chercher Julienne.

SABINE

Non! Je ne veux pas croire que vous soyez un tel persécuteur, que vous puissiez de sang-froid martyriser la pauvre femme pantelante que je suis là, devant vous... Je vous implore, je vous supplie, je suis à vos genoux... voyez... Je m'en irai, je m'enfermerai loin .. vous trouverez un prétexte pour expliquer... je me laisserai mourir... Philippe, je vous en supplie... soyez bon...

PHILIPPE

Je n'ai plus de bonté, Madame. Ne le déplorez pas trop : toute celle que j'avais, je l'ai dépensée en faveur de votre amant...

SABINE

Philippe!

PHILIPPE

Je vous dis d'aller chercher Julienne... Je vous ordonne d'aller chercher Julienne. Je suis le maître de mon nom. Si Monsieur Préval la veut, il l'aura, même au prix d'un scandale, c'est vous qui me l'avez montré. Or, vous entendez, je ne veux pas de scandale... Allez chercher Julienne...

SABINE, se relevant, avec violence

Je n'irai pas... je n'irai pas!

PHILIPPE

Et moi je vous dis que vous irez... Vous m'avez donné le droit de vous traiter en maître.

SABINE

Je n'irai pas... Ou bien je dirai à Julienne qu'elle ne peut pas, qu'elle ne peut pas épouser Monsieur Préval...

PHILIPPE

Vous direz peut-être à Julienne que vous avez été la maîtresse de cet homme? (Terrible.) Allez chercher Julienne... ou sinon je lui révélerai...

SABINE, à voix basse

Non... non... il suffit... J'y vais, Monsieur...

SCÈNE VII

PHILIPPE, seul

(Jeu de scène, violente agitation, puis le calme revient. Il pleure.)

Mon Dieu! Mon Dieu... tout cela... (Avec une brusque résolution.) Non, j'irai jusqu'au bout... (Il reprend peu à peu son calme. Sabine entre à gauche avec Julienne. Cette dernière est en robe d'intérieur.)

SCÈNE VIII

PHILIPPE, SABINE, JULIENNE

(Maintenant Sabine est comme hypnotisée, tout à fait apathique. Par moments elle a un éclair d'énergie, mais ne se reconquiert jamais entièrement.)

PHILIPPE, à Julienne

Votre malaise est tout à fait dissipé, ma chère Julienne?

JULIENNE, étonnée

Oui, Philippe, je...

PHILIPPE

Vous voudrez bien nous excuser, mon enfant, de vous avoir si brusquement, si inopinément réveillée...

JULIENNE

Je ne dormais pas.

PHILIPPE

Ah ! tant mieux... Des pensers agréables vous tenaient sans doute éveillée... Nous avons à vous entretenir de choses graves : elles ne souffrent aucun délai... N'est-ce pas, Sabine?

SABINE

Oui... oui... je crois.

PHILIPPE

Figurez-vous, Julienne, que votre sœur vous croit amoureuse..

JULIENNE, troublée

Moi, je...

SABINE, avec effort

Oui... je me trompe, sans doute.

PHILIPPE

Je ne crois pas... Moi-même, j'ai remarqué...

JULIENNE

Mais, Philippe... le moment est mal choisi...

PHILIPPE

Mais non! Mais non... Il est des choses dont il faut tout de suite se rendre compte, n'est-ce pas... (Il lui prend les mains.) Écoutez, ma chère enfant... C'est Sabine qui a eu cette idée... je la crois fort sage... Je vais vous parler, non comme à une petite fille, mais comme à une grande personne très sérieuse, que l'on estime autant qu'on l'aime. Je ne doute pas de votre franchise et c'est pourquoi je vous demande de me répondre très franchement...

JULIENNE

Je ne comprends pas...

PHILIPPE

Vous allez comprendre. Répondez : vous aimez quelqu'un?

JULIENNE

Moi... moi... moi... (Interdite, elle hésite puis éclate en sanglots.)

PHILIPPE

Quoi, des larmes? Mais, ma chérie, le sujet n'y prête point, au contraire... Ayez confiance en moi... Vous aimez Monsieur Préval? (Julienne ne répond pas. Il insiste.) Vous aimez Monsieur Préval?

JULIENNE, bas

Oui...

SABINE

Ma chérie, je t'en conjure...

PHILIPPE

Hé! Sabine, laissez donc parler cette enfant!

JULIENNE, très vite

Oui, je sais bien, ce n'est pas bien... pardonnez-moi... Je l'aime. C'est venu je ne sais pas comment... je pensais toujours à lui... et maintenant il est là, dans mon cœur... Je vous

dis, pardonnez-moi, c'est mal... Je ne puis pas épouser Monsieur Préval : mon nom, ma fortune... Je ne puis pas non plus en épouser un autre, parce que je l'aime trop, vous comprenez... Alors, je ne sais pas... Mon Dieu! je voudrais bien, je vous assure, être pauvre, être une autre femme... Je ne peux pas l'épouser... Alors...

PHILIPPE

Et pourquoi ne pourriez-vous pas?

SABINE

Philippe, je vous en conjure...

PHILIPPE, sans répondre

Pourquoi ne pourriez-vous pas?

JULIENNE

Mais... je ne sais pas... mon père...

PHILIPPE

Le marquis aime beaucoup Monsieur Préval. Et d'ailleurs, ne pourrais-je pas, moi, insister...

JULIENNE

C'est vous, vous qui me dites cela... Oh! oui, Philippe, vous êtes bon! c'est vrai... Oh! quelle

joie vous me faites!.. Si vous saviez comme je l'aime... C'est mal, n'est-ce pas, pour une jeune fille, de dire ces choses? Mais je ne peux pas m'empêcher... Voilà tout à coup que je suis heureuse. (Se jetant dans les bras de Sabine.) Oh! si tu savais comme je l'aime, petite maman!

SABINE, rigide

Oui. (Avec un cri.) Mais tu ne peux pas, réfléchis, Julienne!

JULIENNE

Si, si, je peux, n'est-ce pas... Vois-tu, j'ai déjà eu de vilaines pensées... Je voulais partir avec lui, m'enfuir, parce que... Enfin, maintenant, c'est fini, puisque Philippe prétend...

SABINE, angoissée à mourir

Mais tu ne sais pas s'il t'aime!

JULIENNE

Il ne me l'a pas dit, mais je le sens... Et puis, moi, je l'aime tant qu'il m'aimera bien un peu... Oh! comme je suis heureuse... (Larmes. Elle se jette dans les bras de Sabine qui ne bouge pas.) Dis, tu ne trouves pas cela bien...

PHILIPPE

Mais si, Sabine trouve cela très bien. Seulement, tu comprends, c'est très grave, un mariage... Et Sabine, qui est un peu ta maman, a peur que ton cœur s'égare... N'est-ce pas, ma chère amie?

SABINE, rigide

Oui...

PHILIPPE

Alors... Je vais... (Il sonne. Un domestique paraît.) Priez Monsieur Préval de venir. (Long silence. Jean entre par le jardin d'hiver.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JEAN

JEAN

Vous m'avez fait demander, Monsieur?

PHILIPPE

Oui. Il paraît, Monsieur Préval, que vous êtes un cachottier.

JEAN, troublé

Moi, je...

PHILIPPE, avec une bonhomie parfaite

Ne pouviez-vous pas me dire cela à moi?

JEAN

Vous dire?

PHILIPPE

Ce que vient de dire cette enfant...

JULIENNE, se cachant le visage dans les mains

Oh! Philippe...

PHILIPPE, à Jean

Voyons, un peu de courage : soyez éloquent, Monsieur le député.

JEAN, comprenant

Monsieur, pardonnez-moi d'avoir osé lever les yeux sur Mademoiselle de Riviers... Croyez bien que...

PHILIPPE

Mademoiselle de Riviers s'enorgueillira d'être votre femme, Monsieur Préval. Elle n'a pas — ni moi, d'ailleurs — ces sots préjugés de caste... Vous êtes appelé par votre talent à de grandes destinées...

JEAN

Qu'un tel bonheur...

JULIENNE, dans un mouvement irréfléchi, se lève, va vers lui, lui tend les mains

Vous saviez bien, n'est-ce pas?

PHILIPPE, à Sabine

Ce mariage est parfait. Vous n'y voyez aucun inconvénient, ma chère amie?

(Sabine, les yeux grands ouverts, l'air de ne pas comprendre, regarde fixement devant elle.)

PHILIPPE, insistant

Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce mariage?

SABINE, après un silence

Moi, je... je... Non... non... je n'en vois pas...

(Pendant que Julienne se jette dans les bras de Jean, Sabine laisse tomber son front dans sa main et pousse une sorte de râle.)

TELLE EST LA FIN DU QUATRIÈME

ET DERNIER ACTE.

ÉDITIONS DE

LA BELGIQUE Artistique & Littéraire

Paul ANDRÉ :

Delphine Fousseret, roman 3 50

Louis DELATTRE :

Fany, comédie en trois actes 2 00

Louis DUMONT-WILDEN :

Les Soucis des derniers soirs, dialogues . . 2 00

Iwan GILKIN :

Étudiants Russes, pièce en trois actes. . . . 3 50

Valère GILLE :

Ce n'était qu'un Rêve, comédie féerique en un acte, en vers 1 25

Henri LIEBRECHT :

Cœur-de-Bohême, comédie fiabesque en un acte, en vers 1 25

F.-C. MORISSEAUX & H. LIEBRECHT :

L'Effrénée, comédie en quatre actes. 2 00

Edmond PICARD :

Trimouillat et Méliodon, vaudeville satirique en un acte. 2 00

Carl SMULDERS :

Les Feuilles d'or, roman 3 50

Horace VAN OFFEL :

Les Intellectuels, pièce en trois actes 3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES